

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 3 octobre 1924

Sommaire :

| | |
|--|----------------------|
| Un miracle de Sœur Thérèse | Chan. V. Hardy |
| Les écoles normales en Belgique et l'enseignement religieux | J. Renard |
| La folie de vitesse | Adophe Hardy |
| Louis Veillot | Georges Legrand |
| La mort d'un poète | Firmin van den Bosch |
| Vers Jérusalem | Chan. Paul Halfants |

Les idées et les faits : Chronique des idées : Souvenirs littéraires, J. Schyrgens.
— Roumanie. — Egypte. — Georgie, Comte Perovsky.

La Semaine

* Les cardinaux français ont répondu à la déclaration de guerre religieuse du gouvernement de M. Herriot.

Comme il fallait s'y attendre, on leur oppose la légalité et l'assurance d'une liberté individuelle complète pour tous les catholiques.

Il n'y a plus qu'à organiser la résistance et à tâcher de reconquérir pour l'Église, par tous les moyens, des conditions de vie normale.

Sinon, la Foi pourrait bien, et plus rapidement que l'on ne le croit, n'être plus qu'un souvenir en France, l'œuvre de déchristianisation des lois laïques étant fort avancée déjà.

Le grand effort des radicaux portera sur l'exten-

sion à l'Alsace des lois laïques républicaines. Si l'Alsace ne résiste pas, au besoin jusqu'au bout, l'école laïque paganisera ces provinces catholiques comme elle paganise les autres provinces françaises.

Que nos frères d'Alsace « tiennent ! » Les vœux et les prières des catholiques du monde entier sont avec eux.

La France a libéré l'Alsace-Lorraine de la domination étrangère. Puisse, en retour, l'Alsace libérer la France de l'odieuse tyrannie radicale.

Que si cette fois encore les catholiques français, après ce que leur ont valu leurs divisions de toutes sortes, devaient se laisser faire, ce ne serait plus une défaite, mais un suicide.

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.
(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

M. Esparille

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

J. GUNTHER
6 R. Thérésienne
BRUXELLES
TÉLÉPHONE:
BRUX. 8586

N.B.— Le nouveau numéro du Téléphone est : 122,51

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquanteaire)

QUI

S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART

DÉCORATION

:- PEINTURE DE BATIMENTS :-

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Un miracle de Sœur Thérèse

D'une épave humaine, Sœur Thérèse fit soudainement une personne bien portante.

Dans la soirée du 21 septembre 1916, Sœur Louise de Saint-Germain était condamnée par le médecin traitant ; le 22 septembre, le lendemain, celui-ci la déclarait guérie.

A huit heures du soir, l'estomac de la malade présentait des signes avérés d'ulcère en activité ; à cinq heures du matin, la disparition des troubles permettait de conclure à la cicatrisation instantanée de l'ulcération.

Tels sont les faits constatés.

Un ulcère d'estomac guéri en un laps de temps si minime, n'est-ce pas miraculeux ?...

a) Nous publierons la description clinique de deux médecins traitants. *Ce sera la preuve du diagnostic posé.*

b) Le Dr Le Bec, chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph de Paris, établit que l'ulcère d'estomac a été réparé dans un temps trop court pour une guérison médicale naturelle.

c) La persistance de la guérison ressort du témoignage des médecins qui ont examiné la malade, des déclarations de la Sœur elle-même et de ses compagnes de vie religieuse. Elle est également établie par l'analyse du sang et par la radiographie.

I

PREUVE DE LA MALADIE

Sœur Louise de Saint-Germain était bien atteinte d'un ulcère d'estomac, comme le prouvent les certificats des médecins traitants :

« Je, soussigné, médecin de l'hôpital civil de Bilbao, certifie que, conformément à ce qui est écrit dans mes registres de malades, j'ai visité, en décembre 1914, et en janvier et en février 1915, Sœur Louise de Saint-Germain, religieuse des Filles de la Croix.

» La malade me disait souffrir, depuis un an, de douleurs dans la région épigastrique, douleurs localisées en un point fixe que l'auscultation me permit de découvrir. *La malade avait de fréquents vomissements alimentaires et des vomissements de sang.*

» Ces particularités dans la marche de la maladie me firent déclarer qu'il s'agissait d'un ulcère de l'estomac.

» La guérison ne pouvant être obtenue que très difficilement par la thérapeutique, pour extirper le mal, je conseillai une intervention chirurgicale. »

Dr PHILIPPE DE LENIZ.
(Secrétaire du Syndic.)

Ce diagnostic, daté du 26 juillet 1918, indique qu'il « s'agit d'un ulcère d'estomac », ceci basé sur les quatre symptômes classiques :

— douleur de l'épigastre,

— vomissements alimentaires,

— vomissements de sang,

— alternatives de périodes de calme et de périodes de crise.

A Ustaritz, la malade fut soignée par le Dr Goyenèche, dont voici l'observation médicale :

« Je, soussigné, docteur Edmond Goyenèche, certifie avoir donné mes soins à la Sœur Louise de Saint-Germain, de la Congrégation des Filles de la Croix, et garantis l'authenticité de ce qui suit :

» Depuis environ le mois de mai 1913, cette malade se plaignait de douleurs très fortes exaspérées par l'alimentation, et siégeant dans la région stomacale et à droite de la ligne médiane abdominale. Ces douleurs s'accompagnaient de vomissements alimentaires se répétant tous les jours, et quelquefois à plusieurs reprises dans la journée. On lui fit suivre un régime aux œufs et au lait, puis quelques cachets de bismuth.

» Le 14 novembre 1913, survint une crise particulièrement violente se traduisant par des souffrances beaucoup plus aiguës et des hémorragies. La Sœur resta ensuite 8 mois à l'infirmerie, soumise au début à 25 jours de diète hydrique ; les vomissements étaient toujours mêlés de sang. Sortie de l'infirmerie, elle continua son régime, mais, de temps en temps, les mêmes accidents se produisaient, et les digestions demeuraient très douloureuses.

» Trois mois après, seconde crise très forte, mêmes phénomènes et même traitement. Au bout d'une quinzaine de jours, la malade put se lever et continuer son emploi, bien que les vomissements avec hémorragies et mélena se renouvelassent assez fréquents.

» Le 28 mai 1915, une rechute particulièrement violente se reproduisit ; le 29, la Sœur reçut les derniers Sacrements, elle vomissait même l'eau, et se plaignait surtout de douleurs abdominales. Elle garda le lit 32 jours, avec de la glace sur l'estomac et sur la tête, puis commença à prendre un peu de lait, jusqu'au 1^{er} août.

» A cette date, 4^e crise, inquiétante, à laquelle en succédèrent beaucoup d'autres moins aiguës, jusqu'à celle du 17 septembre, la dernière, qui surpassa toutes les autres en acuité, et se prolongea près d'une semaine. La malade ne prenait plus que de l'eau qu'elle rendait, et avait, en outre, deux vomissements avec hématomèse chaque jour. Le 21 au soir, vers huit heures, nouvelle exacerbation avec hématomèse et mélena en abondance, quelques syncopes. Puis vint le sommeil qui dura toute la nuit.

» Le 22, à cinq heures du matin, la Sœur s'éveilla, ne souffrant plus du tout, et éprouvant une faim impérieuse. Elle se leva, mais on la fit recoucher, bien qu'elle se déclarât complètement guérie. Elle prit du café au lait, qu'elle digéra parfaitement ; puis un second déjeuner à 7 heures et demie, avec du pain ; à 10 heures, un verre de lait. A midi, on lui permit seulement de partager

le repas de ses compagnes d'infirmier, au réfectoire, et, par précaution, on la garda quelques jours au régime habituel de celles-ci, composé de bouillon, viande blanche, œufs, vin, fromage.

» Depuis, elle a suivi très exactement la règle de la Communauté, tant au point de vue de son travail que de la nourriture, sans jamais en avoir été le moins du monde incommodée.

» J'en conclus :

» PREMIÈREMENT : que la Sœur Louise de Saint-Germain était atteinte d'ulcère de l'estomac ou du duodénum ;

» DEUXIÈME : que sa guérison complète et brusque est inexplicable au point de vue strictement médical. »

Ustaritz, le 9 mai 1917.

D^r E. GOYENÈCHE.

Vu pour la légalisation de la signature du D^r Goyenèche, d'Ustaritz,

Le Maire :

HIRIBARREN, ADOLPHE.
(Sceau de la Mairie.)

II

LE FACTEUR « TEMPS » N'A PU AGIR

Laissons au D^r Le Bec, si compétent sur la caractéristique du surnaturel médical, le soin d'insister sur la transformation soudaine opérée en Sœur Louise de Saint-Germain. La guérison ayant été brusque, le facteur « Temps » a manifestement fait défaut.

Le savant Docteur nous rappelle que la nutrition du corps humain comporte six opérations successives :

- 1° Introduction des aliments dans le tube digestif ;
- 2° Action des sucs digestifs sur ces aliments ;
- 3° Mise en liberté des principes à assimiler ;
- 4° Absorption de ces principes par le sang ;
- 5° Transport par le sang jusqu'aux cellules ;
- 6° Assimilation de ces principes par les cellules.

« Tout ce travail est long à l'état naturel. Il exige pour la transformation de chaque élément anatomique un laps de temps de 6 à 8 jours, et pour une vaste plaie tout se fait nécessairement avec une lenteur proportionnée à cette surface. C'est ce facteur inéluctable « le Temps » qui est supprimé dans les guérisons surnaturelles. » Étude clinique, p. 6.

Le rapport médical fourni par le D^r Le Bec sur la guérison de Sœur Louise de Saint-Germain, remonte au 11 mars 1918. Il fut légalisé quatre jours après.

Voici la conclusion de ce document qui fait vraiment honneur à la science médicale française :

« Après l'examen minutieux de la maladie de Sœur Louise de Saint-Germain, Fille de la Croix, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

Cette forme d'ulcère présentait un caractère de forte gravité, comme en font foi les violentes hémorragies et l'abondance du sang perdu. Elle exposait la malade à une mort rapide par l'ouverture d'un vaisseau important de l'estomac ou du duodénum.

L'état de la Sœur, le soir du 21 septembre 1916, où la vit le D^r Goyenèche, était particulièrement grave à la suite d'une série d'hématémèses et de syncopes. Il est manifeste qu'elle était dans un état de mort imminente.

Le retour à la santé, manifesté le lendemain matin, est-il

naturel ? Je n'hésite pas à répondre négativement, l'observation clinique nous démontre que dans les cas de guérison, le retour à la santé s'accomplit avec une extrême lenteur.

Les malades doivent être tenus pendant longtemps à un régime très sévère, et le moindre excès les expose à des rechutes. La Sœur a agi d'une manière absolument opposée. ¶¶

Après un sommeil calme, la douleur étant complètement disparue, elle s'éveille avec un impérieux besoin de prendre de la nourriture. Durant cette journée, elle fit cinq repas.

Elle mangea avec appétit : café au lait, pain, bouillon, viande, œuf, vin et fromage.

Parmi ces aliments, il en est d'absolument contraires à l'ulcère, ce sont : le café, le vin, les solides comme la viande et le pain.

Pour que ces aliments du premier jour, comme des jours suivants, aient pu être supportés, il faut que l'ulcère ait complètement disparu, entre le soir du 21, où une hématémèse démontrait l'existence de l'ulcère, et le réveil de la Sœur, vers 5 heures 1/2 du matin, ce qui veut dire au maximum dans un délai de 6 à 7 heures.

Or, jamais en clinique, on n'a vu les choses marcher avec une telle rapidité.

La cicatrisation de l'ulcère s'accomplit toujours avec une extrême lenteur, qui exige en général des mois, et c'est pour cela qu'on est obligé de maintenir les malades à un régime sévère, comme je l'ai dit.

Mais, jamais, dans une guérison médicale naturelle, on n'a vu un malade en état de syncope pour hémorragie, pouvoir, quelques heures après une dernière hématémèse, absorber et digérer la quantité d'aliments variés absorbés par la Sœur.

Il est évidemment impossible de dire à quel moment précis l'ulcère s'est cicatrisé, si la cicatrice s'est opérée instantanément dans toute sa superficie, ou d'une manière progressive.

La guérison s'est opérée avec une rapidité certainement surnaturelle, puisqu'il lui manque le facteur Temps. »

Nul mieux que l'éminent chirurgien ne pouvait établir l'indiscutable réalité d'une aussi étonnante guérison, où l'on voit manifestement éclater l'intervention d'une grande force surnaturelle.

III

PERSISTANCE DE LA GUÉRISON

Le résultat a persévéré depuis sept ans. Aucune rechute ne s'est produite.

La guérison se maintient en toute perfection.

Sœur Louise de Saint-Germain a repris depuis longtemps la vie régulière. Elle peut lire, écrire, coudre, faire la classe sans fatigue.

Elle-même, l'affirme nettement : « Je jouis d'une santé parfaite et je garde une profonde gratitude à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, que je voudrais faire connaître à tous. »

Le Docteur Le Bec nous assure « qu'elle présente tous les signes d'une bonne santé ».

Le radiographe n'est pas moins catégorique : « La recherche des signes radioscopiques d'un ulcère en évolution, ou cicatrisé, reste parfaitement négative. Une telle lésion a pu exister, mais actuellement (11 mars 1918) elle n'est plus apparente. »

L'examen du sang prouve également la persistance de la guérison. Nous publions cette analyse. De la sorte, les spécialistes pourront se rendre compte de l'état de la miraculée.

SANG NORMAL

SŒUR LOUISE

| | |
|--|-----------|
| Globules rouges : 4.500.000 par millim. cube | 4.800.000 |
| Globules blancs : 6.000 à 8.000 — | 5.156. |

ÉQUILIBRE LEUCOCYTAIRE

SŒUR LOUISE

| | | |
|----------------|-----------|-------|
| Polynucléaires | 60 à 70 % | 66 % |
| Mononucléaires | 20 à 30 % | 23 % |
| Eosinophiles | 2 à 4 % | 1,5 % |

Date de l'analyse :
(Mars 1918)

Toutefois, dans le cas de la Sœur Louise de Saint-Germain, il y a des signes anormaux de guérison, en dehors de toute règle classique. Cette guérison est survenue trop brusquement, en pleine crise, sans qu'aucun régime spécial ou traitement médical n'aient été appliqués. Cette cure, de plus, se maintient depuis 7 ans, sans crise nouvelle, ce qui est également anormal et fait penser à une guérison définitive.

Concluez-vous donc à une guérison miraculeuse ?...

Oui, certainement.

En résumé, pour être certain du diagnostic d'un ulcère d'estomac, il faut avoir vu la lésion aux rayons X avant le traitement et, pour être certain de sa guérison, il faut constater la disparition de la lésion, aux rayons X, après le traitement. Mais ici, les signes cliniques sont tellement nets, la cure s'est faite dans des conditions tellement spéciales et anormales, qu'il ne peut s'agir d'une guérison d'ordre naturel.

Signé : D^r VICTOR PAUCHET.

Parmi nos lecteurs, d'aucuns s'étonneront du long retard mis à la publication de cette étude strictement documentaire.

Heureuse lenteur ! puisqu'elle nous permet de porter à leur connaissance l'opinion de M. le D^r Pauchet.

Que l'aimable et savant Maître veuille bien agréer l'expression de notre très vive reconnaissance.

Que la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus bénisse ses efforts pour soulager l'humanité souffrante !

Chanoine V. [§]HARDY.



Les écoles normales en Belgique et l'enseignement religieux

« A l'école, le péril n'est plus maintenant à droite ; il est à gauche. » Ainsi s'exprimait, il y a quelques mois, un journal libéral du pays de Charleroi.

Et, lui faisant écho, à l'autre bout du pays, le *Matin* d'Anvers faisait des constatations analogues et esquissait les grandes lignes d'une politique d'égalité scolaire.

Il y a belle lurette que les catholiques avaient crié casse-cou aux libéraux eux-mêmes. L'invasion des idées socialistes puis bolchévistes dans le personnel enseignant n'a étonné que les partisans incurablement naïfs du neutralisme, du laïcisme, j'allais dire du « néantisme ».

Ils sont 13.000 instituteurs bolchévistes en France. Vous lisez bien : treize mille. C'est l'Etat qui les a formés, c'est l'Etat qui les nomme, c'est l'Etat qui les appointe pour que, dans leurs treize mille classes, les jeunes Français reçoivent d'eux leur éducation !

Ils sont 70.000 affiliés au Syndicat des Instituteurs, syndicat à tendances nettement socialistes et antireligieuses.

Ce qui fait le joli total de 83.000 éducateurs du peuple, agents de l'Etat et formés par lui à leurs fonctions, se livrant à un lent mais sûr travail de désorganisation religieuse et sociale. Actifs agents électoraux, lecteurs du *Quotidien*, quand ce n'est pas de l'*Humanité*, ce sont eux qui ont fait la France telle qu'elle est.

Comme en Belgique, l'Etat ne mettait pas, sans doute assez d'empressement à préparer, dans ses écoles normales, de semblables générations d'instituteurs, provinces et communes anticléricales ont créé, à grands frais (aux frais des contribuables, s'entend) des écoles normales provinciales et communales.

Si dans les écoles normales catholiques et dans les écoles normales de l'Etat l'enseignement religieux préoccupe des catholiques belges, c'est qu'ils y voient très justement l'antidote des mortelles erreurs libérales et socialistes, poison de la société moderne.

L'OPINION D'UN MAITRE

Nous avons tenu à demander à un spécialiste des affections de l'estomac son avis sur cette guérison. *Le D^r Victor Pauchet, chirurgien de l'hôpital Saint-Michel, à Paris, est actuellement un des deux ou trois chirurgiens d'Europe qui pratiquent le plus d'opérations sur l'estomac.*

Comme il a vu et opéré par milliers des malades gastriques, nous croyons intéressant de donner son avis sur ce miracle. Voici son opinion :

1^o *Y a-t-il la preuve que cette malade était vraiment atteinte d'ulcère gastrique ?*

Théoriquement non, puisqu'on ne peut affirmer l'existence d'un ulcère d'estomac que s'il a été vu aux rayons X ou après l'incision du ventre ; mais pratiquement oui, il est certain que cette malade était atteinte d'ulcère d'estomac, puisqu'elle présentait les quatre signes classiques de cette maladie : vomissements, douleurs, hémorragies, alternatives de crises et de guérison apparente. On peut donc conclure, d'après l'observation de la Sœur Louise de Saint-Germain, qu'elle était atteinte d'ulcère gastrique.

2^o *Le fait que les phénomènes aient cessé après une période de crise et alors que le médecin avait posé l'indication opératoire, peut-il affirmer la guérison miraculeuse ?*

Je répondrai, comme précédemment : *théoriquement non, puisque l'un des caractères de l'ulcère gastrique est de procéder par poussées successives, de telle sorte que tout médecin qui soigne un ulcère gastrique pendant quelques années, peut espérer, à différentes reprises, avoir guéri son malade. Le plus souvent, l'ulcère persiste, malgré la santé apparente et, quelque temps plus tard, une nouvelle crise survient. Tous les ulcères gastriques que j'ai opérés ont été considérés comme guéris par quatre ou cinq médecins différents ; or, ils n'étaient pas guéris puisqu'ils sont venus au chirurgien.*

Aussi ne s'est-on pas étonné de voir cette question portée en premier lieu au programme du prochain congrès de l'Union catholique.

Mais le public catholique belge, assez bien au courant de la question des humanités et des études universitaires, est généralement moins informé de ce qui touche l'enseignement normal.

Nous nous proposons aujourd'hui d'attirer son attention sur l'enseignement religieux dans les écoles normales.

I. — L'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT NORMAL

Quatre types d'écoles normales primaires existent en Belgique.

Le quatrième est composé des *écoles normales tout à fait privées*, c'est-à-dire sans aucun caractère officiel. Elles préparent leurs élèves à passer leurs examens au Jury central. Les chiffres et statistiques nous manquent à leur sujet. Nous ne nous occuperons que des trois premières catégories, les plus importantes de loin, et qui délivrent des diplômes officiels.

En premier lieu, les *écoles normales catholiques*, agréées par l'Etat. Elles sont au nombre de 52, dont 15 de garçons et 37 de filles, et comptaient, en octobre 1923, 8.733 élèves dont 2.866 garçons et 5.867 filles.

Les diplômés d'instituteur et d'institutrice qu'elles délivrent sont reconnus par l'Etat et donnent accès à toutes les écoles primaires communales, adoptées ou libres subsidiées.

Elles sont soumises à l'inspection de l'Etat et suivent les règlements imposés par l'Etat.

Néanmoins, elles restent à la charge de la charité catholique. Depuis quelques années seulement, une partie de leur personnel est payée par l'Etat, sur la base du traitement non de professeur d'école normale, mais de simple instituteur, laïc ou congréganiste.

Encore, cette mesure n'a été admise que par une interprétation, d'ailleurs parfaitement logique, de la loi sur l'égalité des traitements du personnel de l'enseignement primaire; elle n'est pas strictement consacrée par un texte explicite de loi. Les bureaux du Ministère rappellent à l'occasion son caractère précaire, comme s'ils voulaient en faire un moyen de pression.

Il est intéressant de noter que c'est dans ce premier groupe que se rencontrent les plus anciennes écoles normales de Belgique, antérieures donc aux écoles normales de l'Etat, comme l'école normale de Malonne et celle de Bonne-Espérance, fondées respectivement en 1838 et 1839.

Au second groupe appartiennent les *écoles normales de l'Etat*. Les plus anciennes furent créées à la suite de la loi scolaire de 1842. Actuellement au nombre de 16, 9 de garçons et 7 de filles, elles comptaient, en octobre 1923, 1.481 élèves, soit 611 garçons et 870 filles.

Enfin, le troisième groupe est formé des *écoles normales agréées provinciales et communales*.

Elles sont au nombre de 11, 5 de garçons et 6 de filles, et comptaient, en octobre dernier, 1889 élèves, dont 869 garçons et 1020 filles.

Ce sont, dans l'ensemble, les dernières en date. Elle furent créées à l'instigation des loges maçonniques (1) par les provinces et les grandes villes anticléricales, dans un but antireligieux qui n'a guère eu la pudeur de se voiler.

Il est bon de rappeler à ce sujet quelques extraits du discours de M. Bolsacq, conseiller provincial du Hainaut, en date du 14 juillet 1904 (deux mois après la décision du G. . . O. . .), en faveur de sa proposition de fonder deux écoles normales provinciales, celle de Mons pour filles, et celle de Charleroi pour garçons (actuellement à Morlanwelz).

« A l'heure actuelle et pour bien des années, le personnel des écoles normales officielles, créé à l'image du gouvernement ne vaut et ne vaudra ni plus ni moins que le personnel des écoles congréganistes et les élèves sortant des unes et des autres sont tout bonnement de bouillants adversaires des idées anticléricales. . . »

Je vous le demande, Messieurs, ces tristes constatations ne constituent-elles pas trente-six fois plus de raisons qu'il n'en faut pour nous décider à user des pouvoirs que nous confère l'article 21 de la loi, en créant enfin, sans désespérer, notre école normale provinciale

(1) *Compte rendu du Grand-Orient de Belgique*, 15 mai 1904 : « Le Sér. . . Gr. . . Maît. . . annonce que, dans une réunion des F.F.F. . ., qui lors du convent ont émis des propositions, a été formulé le vœu de voir constituer des écoles normales intercommunales (*Bulletin du Grand-Orient de Belgique*, 5904, pp. 24 et 25).

qui reflètera, elle, les idées de cette Assemblée, et conséquemment celles de la province de Hainaut tout entière ? » (1).

Seulement, ces écoles normales provinciales et communales, bien que n'étant pas créées par l'Etat mais seulement agréées par lui au même titre que les écoles normales catholiques, et bien que nées sous le signe maçonnique, jouissent par rapport à ces dernières de remarquables avantages : elles sont complètement équipées et entretenues par les provinces et les communes, c'est-à-dire par les contribuables, et c'est à leurs élèves que sont réservées toutes les bourses d'étude de la province et de la ville (encore toujours l'argent de tous).

II. — L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX DANS LES ÉCOLES NORMALES

Dans les écoles normales catholiques, l'enseignement religieux est, cela va sans dire, obligatoire.

Chrétiens et fils de chrétiens, les élèves y apprennent la foi catholique.

Futurs éducateurs, ils ne doutent pas que Dieu existe, que nous Lui devons tous l'existence et que nous sommes faits pour Lui.

Point de crainte qu'ils aient des âmes d'esclaves : ils vous diront où finissent les droits de l'autorité et refuseront de rendre à César ce qui est à Dieu.

Et s'il s'agit des choses de l'esprit ?

On a justement observé que les chrétiens sont les gens du monde les plus rebelles à croire.

Que la foule rumorante se crée à l'envi des idoles : littérateurs, dramaturges, rebouteux et marchands d'orviétan !

Gloire éphémère ! Demain, quelques rares sont sauvés de l'inexorable oubli. Et l'histoire mesurera leur importance aux ruines seules qu'ils auront laissées après eux !

Les chrétiens ne s'émeuvent guère de ces apothéoses. Hors l'Église et son chef, ils ne reconnaissent à personne l'inaffabilité. Et encore, ils la restreignent aux choses de foi et de meurs.

Non, l'éducation chrétienne ne donne pas une âme d'esclave.

Point de crainte non plus de voir ces jeunes gens devenir bolchévistes : à leurs yeux, tout pouvoir légitime est le reflet du pouvoir divin.

La vie est tenue pour sacrée. Ils savent que l'homme n'a point le droit d'y mettre un terme ni d'en tarir criminellement la source.

La famille aussi est sacrée à leurs yeux. Ils connaissent la fière discipline du cœur et des sens qui la prépare, la fonde et la sauvegarde.

Ce n'est pas dans leurs rangs non plus que les communistes ont chance de se recruter. Ces jeunes gens pourtant sortent tous du peuple. Mais s'ils savent que la propriété doit être respectée, ils n'ignoient pas les graves devoirs de justice et de charité qu'elle entraîne.

Enfin, dans les écoles normales catholiques, on ne s'en tient pas à l'enseignement religieux. Tout engage et aide les élèves à pratiquer cette religion dans laquelle ils sont nés et qu'ils devront un jour enseigner aux enfants, par l'exemple plus encore que par la parole.

Et quel siècle a jamais réclamé plus impérieusement cette formation catholique chez l'instituteur ?

Quel rêve, fût-il le plus fou, n'a trouvé son prophète ? Quelle passion, quel égoïsme, son apôtre ? Quel trouble politique, quelle plaie sociale, son charlatan, armé de l'inaffabilité remède ?

Dans l'universel désarroi, le nombre augmente chaque jour de ceux qui attendent le salut de l'admirable doctrine catholique.

(1) Soulignons en passant ces dernières paroles. Elles devraient être méditées par tous les catholiques. Dans leur brutale concision, elles mettent vivement en lumière ce qu'il en peut coûter de reconnaître le droit d'enseigner à un gouvernement, nommé et maintenu constamment au pouvoir par voie de suffrage. (Notez que nous n'avions pas même alors le S. U.)

En 1904 bien plus encore qu'en 1924 (car l'anticléricisme au pouvoir use largement des ressources publiques pour se répandre, et il y réussit), la grande masse des Hennuyers n'était pas antireligieuse : baptême, première communion, mariage, funérailles religieuses étaient la règle presque universelle.

Sur quoi votait-on ? Sur la religion ? Non pas. Sur des questions d'intérêts économiques ou politiques, souvent même sur des questions de personnes. Peu importe. Une majorité anticléricale, issue de ce vote, se prévalant, pour créer des écoles irréligieuses, des sentiments de la province de Hainaut !

C'est une des formes, peut-être la plus douloureuse, de l'illogisme du pouvoir populaire.

toute de mesure et de haute intellectualité, même dans les mystères qu'elle impose à notre croyance.

Beaucoup d'incrédules, ne la connaissant même que du dehors, rendent justice à la sûreté de ses principes, à la saine rigueur de ses méthodes, au parfait équilibre de son enseignement, à l'harmonie de tout l'édifice.

Et voilà le grand bienfait assuré par l'enseignement catholique dans les écoles normales aux futurs éducateurs du pays !

Ceux qui réprovent pareille éducation devraient bien nous dire quelle vérité scientifique, quelle certitude philosophique elle met en péril.

Ceux-là seuls s'y emploieront qui se réclament non du bien du pays mais de la *liberté de penser*.

On sait que cette formule, analysée à fond, cache toute une philosophie honteuse d'affirmer ses principes et désireuse de les faire agréer, là, sans discussion, sous le couvert d'un mot charmeur mais fertile en équivoques.

* * *

Quelle est la situation de l'enseignement religieux dans les écoles normales de l'État ?

Ici les élèves peuvent se faire dispenser du cours de religion avec l'autorisation de leurs parents. En fait, le très grand nombre suit ce cours, et c'est chose naturelle : la presque unanimité sont des chrétiens baptisés.

Pour le reste, l'enseignement est strictement neutre.

On imagine difficilement le dommage causé à l'éducation chrétienne par cette disposition, en apparence favorable à la liberté.

Se représente-t-on bien la situation ?

Le cours de religion (deux heures par semaine) donné par le prêtre est terminé. Voici maintenant les vingt-quatre autres heures hebdomadaires, données par des professeurs laïcs.

Histoire, littérature, sciences, pédagogie, si le cours est vivant, il est presque impossible qu'ils ne rencontrent à chaque tournant le problème religieux. Voyez-vous tous les professeurs, devant ces jeunes gens, chrétiens en grand nombre, garder un silence embarrassé, esquiver les questions, ou, en témoignage d'impartialité, présenter des doctrines opposées sur un ton d'indifférence qui blesse parce qu'il sous-entend qu'elles ont d'égales chances d'être vraies !

La religion catholique n'est plus cette doctrine qui s'impose, qui fait corps avec toutes les autres sciences, qui les domine sans s'opposer à aucune. C'est un domaine fermé, mystérieux, étranger à tous les autres, et, bien plus qu'eux, sujet à discussion puisque, par ordre de l'État, tout le personnel enseignant est tenu vis-à-vis d'elle au silence complet.

Quelle tentation pour le jeune homme ou la jeune fille chrétienne ! Ils ont 16 ou 17 ans. Ils reçoivent par ailleurs une formation assez éclectique et superficielle où se prend aisément l'orgueil naissant de l'esprit. Ils sont à l'âge où toute discipline, celle du cœur et des sens comprise, est difficilement acceptée.

Encore une fois, quelle tentation que cette abstention et que ce mutisme !

Et, la tentation surmontée, la véritable formation chrétienne reste gravement compromise.

Quel sûr moyen de faire triompher dans l'esprit des futurs éducateurs ce laïcisme, désastreux pour la foi, l'exclusion de la religion de tous les domaines de la vie ! La religion chrétienne devient affaire privée. Le divorce est pratiquement proclamé entre elle et toute vie intellectuelle, morale et sociale.

Cette neutralité ne peut manquer de créer chez les élèves catholiques un malaise. Bientôt ce devient une impression, puis un soupçon tenace vis-à-vis de ces affirmations dont personne ne peut parler, sauf le prêtre : « Après tout, la religion n'est pas plus sûre que cela ».

Voilà les grands maux accomplis par l'école officielle neutre, même avec le cours de religion.

Non, ce n'est point là l'enseignement auquel ont droit des jeunes gens chrétiens.

Il ne manquera pas de gens pour juger intransigeante pareille attitude des catholiques.

De bonne foi, ils s'imaginent que l'inscription d'un cours de religion dans une école, pour le reste entièrement neutre, doit satisfaire tout le monde.

Ce sont des incroyants auxquels viennent se joindre ces catholiques travaillés par le doute.

S'ils sont loyaux, ils devraient reconnaître que, ne croyant pas ou

croyant à demi, ils n'ont aucun droit de déclarer ce qui convient ou ne convient pas à notre foi.

Et s'ils n'ont pas la loyauté de faire cette déclaration d'incompétence, ne sommes-nous pas en droit de conclure que ce péril pour la foi chrétienne, né de leur système, est précisément ce qu'ils ont en vue ? (1)

J. RENARD.



La folie de vitesse

Sur la terrasse du vieux jardin rustique qui surplombe la route en pente, entre deux rideaux flottants de chèvre-feuilles et de clématites qui se confondent, mon ami Jacques Desormes et moi nous causons, en fumant des cigarettes dont le petit vent frais du soir hâtif de septembre se charge de consumer discrètement la meilleure partie...

O délices de la solitude par ces limpides crépuscules d'arrière-saison, charme exquis du grand chemin qui s'allonge parmi des gerbes et les meules, contourne les gras herbages, s'infléchit mollement derrière le rideau des souples peupliers dont bruissent et blanchissent, au loin, les feuillages éclaircis ! Tout est reposant et paisible. Un mince filet bleuté, haleine du foyer, monte, ici, d'un vieux chaume. Là, sur la pente de la vallée, un lent troupeau moutonne et s'efface. L'angélus a tinté. Vesper s'allume dans le ciel clair. Silence de la nature au repos qui nous permet d'écouter mieux notre âme intérieure, et d'accouder notre rêve au bord de l'infini !

Soudain, à nos pieds, deux automobiles enfilent la chaussée, en sens contraires, se croisent dans un vombrissement de moteurs, de sirènes stridentes, d'air déchiré. Le bruit s'enfle, se répercute dans la campagne, s'empare de l'isolement. C'est comme une trombe subite qui balaye tout ; des volailles fuient ; des enfants geignent, un cheval éperdu se sauve en galopant vers les bas-fonds herbeux. La paix sereine du paysage est déchirée. Sous les lunettes, les masques, les voiles, les couvre-nuque, les cache-poussière, pareils à ces sculptures ébauchées qu'on distingue mal à travers le linge humide, les « chauffards » sont partis, à un train effroyable, et ils ont disparu depuis longtemps que la peur et la haine palpitent encore là où ils ont passé.

« Et dire, me fait remarquer Desormes, que j'ai connu une époque où l'on n'entendait guère ici que les clarines de vaches qui paissaient dans la vallée, ou les grelots de la malle-poste qui roulait, alerte et légère, au joli trot cadencé de ses quatre chevaux ! C'était le bon temps, mon cher, le temps où chassées, drèves et avenues appartenaient encore à tout le monde, et où l'amateur de promenades pouvait cheminer à l'aise, sans crainte de se sentir empoisonné, à chaque instant, par d'infectes fumées, ou de se voir écrasé contre quelque tronc d'arbre... »

— En effet, dis-je, aux mains de certains individus, l'automobile devient positivement un fléau public ; c'est bien pour eux qu'on a pu dire qu'elle est une des pires déformations de l'âme. Ne voyons-nous pas, quelquefois, des fils de famille dont la naissance, la fortune et l'éducation devraient avoir pourtant policé les mœurs, tuer un enfant ou un vieillard, et passer leur chemin, sans même se préoccuper de leur victime ! »

(1) La fin de cette article paraîtra dans notre prochain numéro.

— La raison en est bien simple, explique sentencieusement, Desormes, en suivant d'un regard vague les spirales azurées que noue et dénoue, parmi les branches, la fumée de sa cigarette ; le chauffeur qui a cru s'offrir une esclave plus agile, ne s'est donné, en réalité, qu'une maîtresse tyrannique ; car il ne faut pas t'imaginer, mon cher, que l'auto, qu'il s'est payée à prix d'or, lui appartienne ; c'est lui, au contraire, qui est sa chose et qui reste à sa merci... »

Je sens que Desormes est en veine de psychologie. Cela lui arrive de temps à autre. Je le pousse. Je le laisse aller.

« Et, tout d'abord, continue-t-il, l'automobile a condamné ses adeptes aux seules grandes routes, à l'interminable ennui des plaines monotones ; elle leur a défendu l'accès des mille sentiers à travers monts et vaux, blés ou foins, forêts ou jachères, et de tous ces jolis coins secrets et délicieux où l'on ne pénètre qu'à pied, le livre du poète ou le bâton du touriste à la main. Ce n'est pas eux qui pourront jamais éprouver les bonnes et saines sensations que la nature réserve à ses fervents, ouïr des voix mystérieuses à l'envers des feuilles, se frayer un passage dans l'enchevêtrement des fourrés ; passer à gué de sinueux ruisseaux, sous les blondes retombées des cytises, grimper, de raidillon en raidillon, à l'assaut des hautes roches !

Voyager, naguère, c'était surtout promener son imagination. On prenait le temps de regarder, de voir, et comme voir c'est un peu posséder, on rentrait au logis plus riche, ayant rapporté avec soi quelque chose des paysages contemplés.

— Tu fais cependant de la bicyclette...

— Sans doute, un peu. Elle offre des avantages. Et puis, elle permet, du moins, de goûter l'aspect fuyant des choses, l'ampleur des perspectives, la grâce vaporeuse et légère des horizons, le ruban de lumière miroitante qui, sous les déchirures d'émeraude des feuillées, trahit la rivière. Tandis que l'automobile !... C'est elle qui achève d'anéantir, au cœur de notre société prosaïque à outrance, le sentiment si précieux de l'antique poésie des voyages.

Tu viens de voir passer ces « chauffards », vêtus de peaux de bêtes comme le Cain du poète, hypnotisés par la route, uniquement préoccupés d'accentuer ou de ralentir leur vitesse, de se garer d'une voiture, d'un chien, d'un tas de pierres.

Tout le reste, ils l'ignorent. Et ce reste, ce sont les talus saupoudrés, en avril, de ces chatons, boutonnets et houpettes dont la senteur, mêlée à l'humide émanation des feuilles mortes, donne un goût de miel à l'air attiédi ; ce sont ces légers tissus lumineux qui flottent sous le ciel des matins d'été, et où les brises danseuses s'agitent et jouent subtilement ; ce sont les somptuosités suprêmes de l'automne, éparées aux flancs profonds du chemin, et qui ne révèlent leur beauté intégrale qu'à ceux qui se dérangent des voies banales pour les aller découvrir. Or, où sa machine ne le conduit pas, l'automobiliste ne songe guère à se transporter. En vain, sur son passage, le pittoresque le sollicite et lui crie dans son muet langage : « Arrête-toi donc un moment, malheureux ! N'aurais-tu point d'yeux ni d'oreilles ? » Non, il ne voit rien, il n'entend rien. Il fait des lieues, cela lui suffit.

Aussi, rentre-t-il, après ses courses vertigineuses, la tête vide d'impressions.

Écoute-le : tu auras la mesure de son intellectualité. Cette incomparable province que nous avons mis dix ans à parcourir ensemble, et où nous découvrons encore, à chaque excursion, des splendeurs nouvelles, il l'a jugée en quelques heures : « Intéressante, sans doute, mais trop de côtes, de chemins mal entretenus, de tournants dangereux... »

Heureusement que sa trente chevaux est épatante, ah ! pour ça, oui !... Aussi, malgré les montées épuisantes, n'aurait-il mis que tant d'heures à abattre tant de kilomètres, n'était une « panne » survenue à mi-côte, à l'entrée de ce maudit village...

Naïvement, tu lui demandes : « Et vous avez sans doute profité de cette halte forcée pour jeter un coup d'œil dans la cour herbue du vieux château-ferme, où des paons somnoient sur les toits moussus des hangars, et où de savoureux recoins découvrent des montants d'escaliers archaïques à rampes en fer forgé ?... »

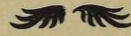
— Hein ? fait-il, des recoins ? Pas vu ça. » Puis, sur le petit ton protecteur et entendu d'un homme qui s'adresse à un vulgaire profane : « En pareil cas, mon cher monsieur, un automobiliste n'a d'autre souci que celui de réparer au plus vite sa machine. »

— Tu exagères peut-être un peu...

— Pas beaucoup. D'ailleurs, observe et tu verras. Et puis écris cela dans un de tes prochains articles. Si l'homme de lettres, si le journaliste ne s'attache pas à signaler ces mauvaises habitudes, à faire réagir contre elles, et à réformer dans la mesure du possible ces mœurs déplorables, à les empêcher surtout de se généraliser davantage, on ne devra plus s'informer bientôt, auprès du voyageur, des spectacles qu'il a admirés, mais du nombre de kilomètres qu'il a abattus : bienheureux encore s'il n'a rien abattu d'autre sur son passage... »

Et voilà comme quoi, pour plaire à mon ami Desormes et sans doute à beaucoup d'autres gens encore, je termine cette chronique, sur la terrasse du vieux jardin rustique qui surplombe la route en pente, entre deux rideaux flottants de chèvre-feuilles et de clématites qui se confondent...

ADOLPHE HARDY.



Louis Veillot (1)

« Dans nulle conversion, a dit Jules Lemaitre, parlant de la conversion de Louis Veillot, il n'y eut plus d'amour. »

Sans doute il est normal, il est habituel, qu'aux raisons intellectuelles de croire s'associent des motifs de sentiment. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » : l'adage pascalien est toujours vrai. L'homme est un tout dont les facultés diverses réagissent les unes sur les autres. C'est une grave erreur psychologique de faire abstraction des attaches intimes qui unissent la raison et le sentiment. Comme la phrase de Pascal, le mot de Platon est toujours opportun : « C'est avec l'âme tout entière qu'il faut aller à la vérité ». Mais les âmes sont multiples, et, chez Veillot la raison ne fit jamais tort au sentiment. Il fut, dans toute la force du terme, une âme aimante, et nul ne s'étonnera de voir éclater dans sa conversion ce caractère affectueux dont témoigne sa vie entière et dont ses écrits sont imprégnés. Même dans ses œuvres polémiques, sa vive sensibilité trouve mille ingénieux détours pour s'affirmer toujours présente ; Il a, ce chouan du bon Dieu, au beau milieu de la lutte, des mots, des envolées qui révèlent une exquise et profonde tendresse. Qui n'a lu et relu dans les *Libres-Penseurs*, — ce livre où la critique mord comme du vitriol, — telle page où se déploie, comme une lumière jeune dans une fraîcheur de rosée printanière, la ferveur naissante de l'amour pur. Relisons-la encore :

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 26 septembre 1924.

« Mais enfin tout homme a senti, ne fût-ce qu'un jour, cette étrange ivresse. Il y a eu un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies, des yeux dont il a cherché le regard comme la plante cherche l'air et le soleil ; une voix entre toutes a fait tressaillir les cordes intimes de son âme ; et il a cru que ce visage, ce regard, cette voix, étaient nécessaires à sa vie. Qui n'a pas passé le soir sous une fenêtre endormie, avec l'espérance obstinée d'y voir seulement glisser une ombre ? Qui n'a ramassé une fleur tombée ou jetée, pour la garder toujours ? On a été jaloux, on a versé des larmes dont on se souvient encore, dont on savoure encore l'amertume chère, longtemps après avoir oublié l'objet de tant de douleur. Un lieu a été sacré sur la terre, et l'on s'y est rendu seul, afin de revoir l'herbe foulée aux pas de cette fée de la jeunesse, qui semblait laisser partout des vestiges adorés. Quelque but que l'on ait voulu poursuivre à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit : Une seule âme, un seul esprit, un seul regard me suivront dans la carrière ; un cœur, un seul cœur, fera des vœux pour moi, se réjouira si je triomphe, souffrira si je succombe !... Et de tous les rêves de gloire, ç'a été le plus doux. Oui, tout homme a traversé cette fournaise, tout homme a été plus ou moins longtemps sous l'empire d'une femme qui souvent ne l'a pas su... Il a voulu vivre, souffrir, travailler, mourir pour elle. Il a respecté, haï, pardonné ; il a aimé enfin, et de cet amour il a conservé un souvenir aussi durable que sa vie... » (1).

De la même veine sont sortis, à la manière de belles eaux limpides, murmureuses et douces, maint chapitre de *Çà et là* et du *Parfum de Rome*, Corbin et d'Aubecourt, les *Historiettes et Fantaisies*. Ame communicative, on devine l'auteur, à travers les fictions légères où sa pensée s'enveloppe, simple et cordial, bon enfant et bon cœur, spirituel et aimant, très attaché à tout ce qui fait le charme sérieux de la vie privée, aux douceurs du foyer domestique et de l'amitié. Souvent le voile de la fiction s'évanouit après quelques pages comme une buée qui flotte un instant, puis se fond au soleil, et Veillot cause ; il cause fiançailles, mariage, avenir des enfants, joie de revoir des amis, de courir avec eux les sentiers de la montagne, de se reposer ensemble à l'ombre d'un cloître : il dit surtout la paix souveraine et le bonheur inaltérable du chrétien. Bien des pages de Veillot valent la meilleure des méditations pieuses : elles purifient, elles ennoblescent, elles détachent l'âme des bassesses et des mesquineries de ce monde. Relisez-les et vous respirerez l'air pur des sommets où le bruit des conflits d'intérêts et de passions n'arrive pas, où l'âme, libérée des misères dont les desseins premiers du Créateur l'avait faite indienne, se sent pénétrée d'un avant-goût de la félicité éternelle.

Avez-vous remarqué le grand rôle que joue dans les ouvrages de Veillot l'idée de sacrifice ? Qu'est-ce que *Du mariage et de Chamouni* (2), le *Vol de l'âme*, la *Chambre nuptiale*, l'*Épouse imaginaire*, *Ce que c'est qu'un curé*, la *Journée d'un missionnaire* (3), les *Vierges romaines* (4), sinon le récit de sacrifices imposés ou cherchés, toujours acceptés, non sans brisement de cœur, mais avec amour ? La croix est souvent pesante, elle accable et elle écorche, mais elle est embrassée quand même. Dans le fond de l'âme règne la sérénité, bien que la surface soit toute bouleversée par la douleur. Le *fiat* est prononcé sans réserve, mais d'une voix coupée de larmes. La plume qui a tracé ces merveilleuses pages est vraiment chrétienne, elle l'est magnifiquement. L'écrivain fait sentir que le sacrifice est le cœur même de la morale chrétienne.

C'est que l'homme savait d'expérience personnelle quelle grande chose, quelle chose douloureuse et bienfaisante à la fois, est le sacrifice pour ceux qui croient en un Dieu crucifié. Veillot a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. Il a été immolé dans ses affections les plus chères : il a vu mourir sa femme après huit années de mariage ; en l'espace de deux mois, la diphtérie lui a enlevé trois filles. Des deux survivantes, Luce et Agnès, l'une entra au couvent des Visitandines, l'autre épousa le commandant Pierron. Le silence froid de la mort a envahi la maison naguère joyeuse, tout illuminée et chaude d'amour, toute sonore de rites jeunes et de calineries. La bonne sœur Élise est là, il est vrai, qui s'efforcera de remplacer l'épouse et la mère, la sœur qui est tout et dont la modestie veut n'être rien, qui s'efface et qu'on sent partout présente. Veillot a esquissé dans *Çà et là* son « noble et doux visage » (5), de même qu'il a évoqué dans les *Libres-Penseurs* l'affection qui l'a unie à son frère dès sa plus tendre

enfance et qui jamais n'a faibli (1), de même aussi qu'il a souvent célébré les joies de l'amitié. Mais le souvenir de ses deuils revient comme un thème fondamental à travers toute son œuvre ; Veillot ne craint pas de le renouveler parce que, tout douloureux qu'il est, il s'enveloppe de paix, il exhale comme un encens qui monte vers Dieu. Qui lira, sans que les larmes lui montent aux yeux, tant de pages que l'écrivain n'a pu tracer que d'une main tremblante ? Le mot bien connu de Pascal s'applique à tous ses livres : « On s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme » (2). L'homme s'est mis dans toute son œuvre.

* * *

Il est surtout dans son admirable correspondance. Si vous voulez connaître, dans l'intimité de ses pensées et de ses sentiments, le Veillot de derrière les fagots, c'est là qu'il faut l'aller chercher, et particulièrement dans les lettres à ses filles et à sa sœur, pleines d'abandon et de cordialité, dans les lettres à Madame de Pitray, à Mademoiselle Charlotte de Grammont, à Madame Fay-Volny, où la sensibilité la plus exquise et l'esprit le plus fin se mêlent à la verve la plus éblouissante et aux plus fraîches envolées de poésie.

Vous ne trouverez nulle part expression plus adéquate de la résignation chrétienne que dans telle lettre écrite au lendemain de ses deuils, ou bien à la veille du jour où sa fille Luce devait prendre le voile : « Chère sœur, nous aussi baisons le crucifix, embrassons-le et aimons en tout la volonté de Dieu. Dieu seul ! nous savons maintenant tout ce que cette parole renferme, qu'elle soit le cri de nos cœurs et la règle de notre vie » (3).

Et ceci à Madame de Pitray :

« Je venais d'assister à la première communion d'Agnès, aux Oiseaux. C'était bien le lieu du monde où la scène pouvait m'émuouvoir le plus profondément. Vous ai-je dit que, de vingt-cinq à trente ans, j'ai, pour ainsi dire, passé ma vie dans la chapelle des Oiseaux ? C'est là que j'ai pris terre en revenant de Rome, que j'ai formé mes premières amitiés chrétiennes, que j'ai mené confesser mes premiers prisonniers pour Jésus-Christ. J'ai fait en ce lieu toutes les prières qui peuvent entrer dans un cœur (j'entends un cœur naturellement passable, et en outre lavé à grande eau). Je connaissais et j'aimais tous les chants, toutes les physionomies, tous les accents de l'endroit ; enfin, la chapelle des Oiseaux est le vrai pays de ma jeunesse chrétienne, qui avait tout à fait absorbé et anéanti l'autre. Je m'y retrouvais hier, et j'y retrouvais, après quinze ans d'absence, tout ce que j'y avais laissé, tel que je l'avais laissé ; il n'y manquait rien... que moi-même. Je ne me retrouvais plus. Je mesurais d'un coup d'œil le trajet que j'ai fait vers la mort. Je m'aperçus de la caducité de mes yeux, surtout je sentis le poids de mes souvenirs. Je suis vieux, j'ai une grande fille dans les rangs de ces enfants où plus d'une fois j'avais pensé que Dieu me gardait une épouse. L'attendrissement n'était pas là. Dieu soit béni ! je n'ai à me défendre d'aucune inclination à pleurer sur moi-même. Mais je pensai à tout ce que j'ai pris et laissé sur la route, durant ces quinze ans écoulés avec la promptitude de la veille au lendemain : ces tombeaux, cette mère et ces enfants qui n'étaient pas là ! Sur le grave visage d'Élise je lisais les mêmes pensées ; elle murmurait intérieurement des noms toujours présents entre nous et que nous ne prononçons jamais, afin de nous épargner mutuellement des larmes. Agnès parut en ce moment, dans les voiles et sous la couronne que nous donnons en esprit à nos anges. Elle était pâle, et ses voiles nous rappelaient aussi des lincoels. Nous baissâmes la tête en même temps. Ne nous plaignez pas. Ces lincoels furent aussi des vêtements de première communion. Je le sentis par une douceur de Dieu. Une vision naquit dans mon cœur. Je vis, — de mes yeux ouverts je ne l'aurais pas vu plus clairement, — je vis la mère et les autres enfants assister à la fête. C'était un groupe, s'il se peut, plus attentif et plus tendre, dans cette foule céleste au milieu de laquelle la foi nous fait comprendre que nous vivons, et qui, accompagnant Dieu partout, lui fait un plus joyeux cortège, lorsqu'il répand avec plus d'abondance sur nous sa miséricorde et son amour. Les premières communicantes étaient charmantes ; Agnès ne le cédait à aucune. Ses yeux, de la même forme que ceux de sa mère, ont la même expression, quoique d'une autre couleur. Quand nous la râmâmes après la messe, nous trouvâmes que son vêtement blanc la grandissait et qu'il y avait une ombre de gravité dans sa candeur étourdie. L'enfant commence à passer jeune fille. Je l'embrassai avec respect, me recommandant à Dieu présent dans le cœur de mon enfant. Ah ! vrai-

(1) *Les libres-penseurs*. Livre premier, IV.

(2) *Çà et là*, tome I, livre I.

(3) *Historiettes et fantaisies*.

(4) *L'Épouse de Rome*, tome II, livre X.

(5) *Çà et là*, tome I, livre III, chap. VIII.

(1) *Les libres-penseurs*. Les gens qui ne pensent point, VII.

(2) *Pensées*, art. VII, 28.

(3) *Lettres à sa sœur*. Paris, 3 juillet 1855.

ment, ma très chère amie, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres chrétiens ! » (1). Ceci encore :

« Ma chère amie, vous prierez bien pour moi jusqu'au 25 mars, et ce jour-là surtout. Ce jour-là, je recevrai de Dieu un grand et terrible honneur ; un glaive de joie me jera dans le cœur une belle et immortelle blessure. Ma fille Luce ne veut pas rester dans le monde ; elle se donne à Dieu. Je connaissais sa résolution ancienne ; j'y applaudissais ; mais j'avais je ne sais quel espoir imbécile que cela ne m'arriverait pas, ou que je mourrais auparavant, ou que j'aurais le courage nécessaire. Le jour a été soudainement fixé et me voilà à la veille de ce grand sacrifice. En vérité, c'est dur ! Je le veux cependant de tout mon cœur. Assis-tu-moi néanmoins » (2).

Mille endroits de sa correspondance sont embaumés d'effluves champêtres qui vous arrivent avec le charme de l'imprévu. La lettre de l'Aurore est trop connue pour que je la cite à nouveau. D'ailleurs, les exemples se pressent sous la plume :

« Regarde tes portiers, écrit-il à sa sœur du château d'Epoisses, et songe que je vois ici des roses ; les lilas finissent, mais les cythies commencent ; leurs grappes d'or pendent sur les terrasses, jetant un parfum d'aufs à la crème. Le polonia se couvre de clochettes bleues, le frêne-flor est tout pomponné de ses houppettes blanches, l'aubépine tient bon et sent bon, et demain les roses-pivoines seront épanouies, mille oiseaux chantent là-dedans, mille rayons de soleil jouent et font des chansons de lumière, à travers les chansons de la verdure tendre qui s'épanouit partout, aussi variée que les fleurs, et parmi les fleurs on voit autant d'étoiles blanches, le jour, qu'il en paraît au ciel la nuit » (3). Et dans une autre lettre : « Il fait du givre et c'est bien joli. Tout est bordé de perles blanches ; les sapins sont transformés en candélabres, les toiles d'araignées semblent des lambeaux de point d'Alençon accrochés dans les buis et dans les rosiers, les feuilles rouges du houx ont un air d'ailes de papillons ourlées d'argent » (4).

« Sœur chérie, bonjour à toi en même temps qu'à l'aurore. Un petit oiseau, faisant son petit « cuic-cuic » sous la feuillée, me rappelle vaguement nos filles disant leurs premières petites bêtises ; les filles mènent à la tante : me voilà parti. Bonjour, ma sœur. Beau jour ne se pourrait pas être aussi sûrement. Peut-être que les beaux jours sont finis et que j'ai croqué hier le dernier. Il a été rôti magnifiquement et mangé à point. D'un pauvre petit chemin plat taillé en pleine terre plate, sans arbres, même sans pommiers, j'ai vu l'un des plus beaux couchers de soleil de ma vie. Les nuages nous avaient fait un vaste et immense cercle de montagnes très variées de formes et de couleurs : il y en avait de rondes et d'aiguës, de taillées et de brisées ; les unes étaient d'argent, les autres d'or, les autres d'azur ; les unes montaient, les autres croulaient, ouvrant des perspectives sans fin. La montagne du soleil, derrière laquelle il quittait ses habits de jour et déposait ses rayons, était un noir volcan plein de feu. Je pensai à Louis XIV déposant sa perruque avec colère. Cependant, par quelques coins jaillissait une clarté si douce et si matinale, que l'on pouvait croire que M^{me} de Maintenon était là » (5).

Et puis, il y a la pointe de malice qui pétile au coin de l'œil, qui s'embauche au pli de la lèvre. Nulle morosité dans ces lettres. Les mélancoliques feront bien de les pratiquer quotidiennement ; ils y trouveront le secret du bon rire, du rire sain, innocent et bienfaisant, que connaît de moins en moins notre vie artificielle et enfiévrée.

Le fin comique jaillit à chaque page.

Revenant de Rome où il a été escorté par un agent de la police secrète de Napoléon III, il écrit à Madame de Pitray :

« Quand me sera-t-il donné de vous raconter au long ce que votre délicieux empereur a daigné faire pour moi ? Il a tout plein d'anges, qu'il a tirés de toutes sortes d'égoûts, pour leur confier la garde des honnêtes gens de son empire. Sachant que je voulais voyager, et que j'allais en ce pays plein de crimes, nommé Rome, il m'a appliqué un ange de son bague, le plus distingué, avec mission de m'empêcher de faire du mal, et de me pincer subitement au retour, afin que, si j'avais fait quelque mal invisible, j'eusse tout de même l'avantage d'être puni. Voilà un empereur qui a soin des âmes ! Or, cet ange était si choisi et si fin, qu'il a vu le mal que je n'ai point fait ; et, en me dénonçant, il m'a procuré le bien d'une de ces épreuves qui purifient la vertu. Vous imaginez si je suis reconnaissant. Ce n'est pas tout. Notre empereur possède un

archange nommé Billault, qu'il a extrait d'un trou plus sale que les autres. J'ai comparé devant lui. Il a l'air d'un méchant petit chafoin ; mais, si j'avais l'œil pur, je l'aurais vu tout resplendissant d'un reflet de la majesté impériale. L'archange Billault m'a déclaré que je n'étais point coupable, et que le gracieux gouvernement du gracieux empereur n'en garderait pas moins mes papiers. Ma vanité voudrait me persuader que c'est par amour pour la belle littérature. Au fond, je suis persuadé que les pensées de l'archange Billault sont bien plus hautes, et qu'il a résolu de me tenir dans cette crainte qui est le commencement de la sagesse. D'ailleurs, parmi ces papiers, il y a du papier blanc. Avec la perspicacité qui le distingue entre tous les mortels, l'empereur a deviné que j'avais acheté ce papier blanc pour écrire. Or, qu'aurais-je écrit sur ce papier blanc ? Mille sottises peut-être, et je mérite bien d'être puni pour cela.

« Adieu, Madame, avant de décacheter cette lettre, examinez bien si le cachet est intact, et, dans le cas où vous auriez des doutes, rendez-la tout de suite à la poste sans l'ouvrir : c'est le seul moyen de n'être pas compromise. Si vous ouvrez la lettre, brûlez-la sitôt lue, jetez les cendres dans un puits, comblez ce puits, élevez sur le puits comblé une statue de l'empereur, vendez votre terre et allez vous établir en Russie... » (1)

Une autre fois, c'est un envoi de fromage qui met Veillot en verve et le voilà dissertant du nom et des vertus du nouveau-venu :

« Le fromage, chère amie, n'a pas été jugé sans défaut. On critique premièrement le nom : chose importante ! « Roquefort de Livet ». Cela sent bien le Roquefort, mais cela sent aussi le plagiat. Qu'est-ce que c'est qu'un roquefort de Livet ? C'est un roquefort qui n'est pas de Roquefort, et un livet qui n'est pas de Livet, puisque c'est un roquefort. Donc, ce n'est pas clair ; ensuite, ce n'est pas original ; enfin c'est long. Il faut trouver autre chose.

Nos convives, qui étaient Nanon, Desquers et sa suite, Eugène et Louise, Du Lac, Segretain, ont poussé des exclamations sur l'odeur. Mais il n'y a pas de fromage qui n'ait le droit de faire reculer. C'est comme pour les femmes : tout dépend du caractère et de la dot.

On trouve que le caractère est la force. Le fait est que ce fromage réunit ce que le roquefort a de plus impétueux, et le brie de plus renversant. Moi, je passe cela, et même je l'aime. Mais on objecte que nous ne sommes plus du temps de ces hommes de fer qui cherchaient partout des batailles, et qui préféraient l'ennemi qu'ils avaient plus de peine à terrasser. S'il y avait encore des routiers, a dit Eugène, ce serait leur fromage. Malheureusement, ces hommes primitifs ont disparu. Il faut être de son temps, comme a dit Boniface, qui en est si bien. Ce fromage est un anachronisme ; il ne devait pas naître sous Napoléon III » (2).

Veillot ne dédaigne pas de causer des fromages, pots de petite crème, et dîners, il y met même de la complaisance, car ce chrétien tout d'une pièce, ce dévot qui sut accepter de si bon cœur les plus grands sacrifices et porter si vaillamment les plus lourdes croix, n'a point du tout les allures austères.

Les dernières lettres à Madame Fay-Volny, écrites d'une main que la maladie faisait hésitante, valent les meilleurs sermons sur la mort. Veillot se sent défaillir. Ce n'est pas seulement la main qui tremble, ce ne sont pas seulement les yeux qui se troublent, c'est la mémoire qui refuse ses services, c'est l'intelligence qui s'engourdit, et Veillot sent tout cela, il voit venir la mort, et il se soumet, il se réjouit même en pensant à la maison du Père vers laquelle il chemine.

« Qu'importent les maladies et les années ! Ces aventures regardent des carcasses » et des guenilles qui ne sont pas nous. Nous, nous sommes jeunes, brillants ; nous avons des habits de plus en plus blancs, de plus en plus neufs, et, suivant les pas de notre Christ, nous avançons en chantant vers l'éternelle vie. Qu'il est doux de prier, de pleurer, d'espérer, de sentir que déjà tant d'orages sont passés pour jamais ; que nous ne ferons plus queue à la porte de M. Scribe, que les cinquante ne fumeront plus, que nous ne chanterons plus faux, que tant de vaines attentions sont passées, que nous ne serons plus les jouets de ces néants ! Plus de faux plaisirs, plus de fausses larmes ; nous marchons enfin vers quelque chose que nous ne manquerons pas, que nous ne regretterons pas, que nous ne perdrons pas. Tout ce que Dieu voudra, quand il voudra, comme il voudra. Amen, amen ! et après, l'Alleluia qui ne finira plus » (3).

Il me semble que le saint curé d'Ars aurait pu prêcher ainsi, à quelques traits près. Ceci est bien le langage de la foi simple, absolue, sereine, qui met de côté tous raisonnements et regarde en face sans

(1) Lettres à Madame de Pitray. Paris, 18 mai 1860.

(2) Lettre à Madame Léontine Fay-Volny. Paris, 12 mars 1874.

(3) Lettres à sa sœur. Epoisses, 14 mai 1868.

(4) Lettres à sa sœur. Epoisses, 23 décembre 1866.

(5) Lettres à sa sœur, CCCLX. De Normandie.

(1) Lettres à Madame de Pitray. Paris, samedi 16 avril 1860.

(2) Lettres à Madame de Pitray. Paris, 31 décembre 1860.

(3) Lettre à Madame Fay-Volny, 29 mars 1876.

sourciller les plus redoutables réalités. Ce converti à la foi des patriarcales, ce lettré à la foi du charbonnier. La plaisanterie n'est pas absente de ces dernières lettres, mais l'onction pieuse y domine : c'est du saint François de Sales, en beaucoup d'endroits, avec plus de spontanéité, moins d'apprêt, une allure plus dégagée.

* * *

Tel fut ce bon soldat du Christ et ce maître-écrivain. Au jour de sa mort et depuis, des incrédules ont rendu hommage à la sincérité de sa parole, à la noblesse de son caractère, à son rare talent, à sa tendresse d'âme : on connaît les pages que Jules Lemaitre lui a consacrées. Mais, trop d'indifférence et d'hostilité persista autour de sa mémoire.

Et nous qui partageons sa foi, avons-nous assez à cœur de réparer les injustices que lui valurent sa franchise et son intrépidité ? Le connaissons-nous, l'admirons-nous, l'aimons-nous, comme il mérite d'être connu, admiré, aimé ? Aimons-le donc tout de bon. Soyons de ceux-là auxquels puisse s'appliquer cette phrase de son testament : « Que Dieu bénisse éternellement ceux qui, m'ayant connu, m'ayant vu ou seulement lu, ont eu le grand mérite et la grande charité de m'aimer » (1).

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Economie sociale.



La mort d'un poète



Les rangs de ce qui fut *La Jeune Belgique* s'éclaircissent d'année en année. Après Max Waller, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Henry Maubel, Eugène Demolder, voici que disparaît Iwan Gilkin.

Il fut de la première équipe des turbulents jeunes hommes qui en 1880, à l'Université de Louvain, sonnèrent la diane du renouveau littéraire. Cela se fit avec impétuosité et impertinence et il le fallait bien pour vaincre les routines et secouer les indifférences. Ne dissimulons pas, comme un fait acquis d'histoire littéraire, que si « l'autorité compétente » au lieu, dès l'abord, de railler et de bousculer les initiatives bouillantes de ces novateurs, tous jeunes hommes catholiques, s'était efforcée de les canaliser avec sympathie, le mouvement naissant n'eût point dévié vers l'extrémisme des théories. Un manque certain de discernement et une détestable tactique de violence contribuèrent à engager dans les voies de l'indiscipline religieuse et morale une révolte intellectuelle que l'avenir a justifiée, parce qu'elle a doté la Belgique d'une personnalité artistique.

Iwan Gilkin était un croyant ; il le fut à travers toute sa vie ; si pourtant ses œuvres ne sont en rien le visage de sa foi, c'est que sous l'envoûtement de la fallacieuse théorie de l'Art pour l'Art, dogme de la *Jeune Belgique*, il avait établi une sorte de cloison étanche entre son intelligence de chrétien et sa sensibilité d'artiste et que l'amertume des résistances rencontrées l'avait détourné de la recherche d'un harmonieux et fécond équilibre.

Si souvent, en polémiques publiques et dans d'amicaux entretiens privés, j'ai débattu ces questions avec Gilkin, depuis le jour où, au lendemain du Congrès catholique de Malines, le groupe des jeunes catholiques, tout en se ralliant sans

réserve au mouvement de libération littéraire amorcé par la *Jeune Belgique*, se refusaient à considérer comme des bagages accessoires — *impedimenta* — les lois religieuses et morales. Gilkin ne comprenait pas, ancré qu'il était dans sa conception particulière de la Beauté, évoluant jalousement dans son domaine propre, à l'abri des grandes directives de la vie.

C'est cette conception, en somme illogique et étriquée, qui donne à l'œuvre poétique de Gilkin, en dépit de sa haute valeur lyrique et formelle, une allure un peu factice... N'est-il pas déconcertant de voir cet honnête garçon complaire un magnifique talent à faire le tour, sous la conduite de Baudelaire, de toutes les perversités humaines ? Enfer artificiel où l'artiste a mis toute sa virtuosité mais où l'homme n'a rien mis de son âme !

Par la suite, il est vrai, et notamment dans son *Prométhée*, et dans son *Savonarole*, Iwan Gilkin s'orienta vers une poésie plus apaisée, plus sereine et plus largement humaine ; les grandes idées éternelles le frôlèrent de leur aile et il leur fit accueil ; néanmoins, demeuré prisonnier des préjugés esthétiques de sa jeunesse, ce poète, qui eût pu chanter Dieu et la création en des accents directs et émouvants, ne laisse point une œuvre qui fasse sincèrement écho aux battements intimes de son cœur généreux.

Derrière l'ombrageux artiste se dissimulait — si mal — chez Gilkin un être exquis, tout de cordialité, de bienveillance et de délicatesse. Le magistère critique qu'il exerçait à la *Revue Belge* était à base de sympathie. Attentif à tout geste vers la Beauté, et soucieux de ne pas tomber dans le malentendu dont il eut à souffrir au temps de sa jeunesse, il se penchait avec une curiosité indulgente vers les efforts des générations nouvelles.

Le nom d'Iwan Gilkin est de ceux autour desquels la gratitude nationale doit monter la garde du souvenir : confondant dans un même amour son pays et son art, Gilkin voua toute sa vie, de l'aube au crépuscule, à ajouter à la couronne de la Patrie, ce fleuron de choix qu'est le culte de la Beauté.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



Vers Jérusalem (1)

[En rade de Smyrne, 4 septembre.

CHER DIRECTEUR,

Les formalités des passeports retarderont le débarquement de quelques heures ; je profite de cette attente devant les ruines de Smyrne pour reprendre mon récit au départ de Malte.

Le 1^{er} septembre, nous naviguâmes toute la journée, sans voir la terre. C'était un dimanche. A 8,30 heures, sur le pont, en pleine mer, entre Malte et le cap Matapan, nous eûmes la cérémonie de la messe solennisée, avec l'assistance de Mgr l'évêque de Funchal et la prédication du Père Romain.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 26 septembre 1924.

(1) *Vie de Louis Veuillot*, 4^me volume, par FRANÇOIS VEUILLLOT.
— Paris, Lethielleux, 1913.

Le chant du *Gloria*, du *Credo*, etc., exécuté par les passagers de bonne volonté, fut impressionnant. Cette messe-là, que Mgr Potard me fit l'honneur de me demander de célébrer, restera un beau souvenir de ma croisière méditerranéenne.

Un autre moment qui ne fut pas sans émotion fut l'annonce, à la fin du déjeuner, du passage du « *Lamarine* », paquebot des Messageries Maritimes, frère du nôtre, qui retourne de Palestine à Marseille. Les deux navires se rapprochent pour passer l'un près de l'autre, avec tous les passagers sur le triple pont agitant leurs mouchoirs et se souhaitant mutuellement bon voyage. Nous partageons volontiers l'enthousiasme des Français, qui saluent leur beau paquebot avec toute la joie de rencontrer des compatriotes en un jour comme celui-ci, où nous voyageons sans voir autre chose que le ciel et l'eau.

Une confraternité s'établit d'ailleurs peu à peu entre tous les Européens. Elle est bien intéressante, la vie à bord, et l'on n'a pas le temps, avec tous les passagers à observer en deçà et au delà du bastingage. On entend une quantité de langues qui n'ont rien de latin, et dont il nous est impossible de dire si c'est du turc, de l'arabe ou du chinois.

Les Français dominent parmi les pèlerins, qui forment comme une grande famille à part. La communauté des sentiments religieux établit entre eux une sympathie plus franche. On passe de la salle à manger au fumoir, au salon de lecture, au salon de musique, mais plus souvent encore sur le pont, et des groupes se forment. Les îles et les côtes à identifier, la supputation de l'heure à laquelle on arrivera à l'escale fournissent les occasions de s'aborder, et de causer des voyages antérieurs, qui offrent toujours de nombreux points de comparaison.

On a de la peine parfois à s'isoler dans un coin pour dire son bréviaire, prendre des notes et faire une lecture. On se laisse prendre à la douceur de vivre et aux agréments de la conversation. *Quam bonum et quam jucundum « navigare » fratres in unum !*

M. Hendrix, qui a la vocation d'un détective, est notre grand agent d'observation au sujet des passagers, dont il finit par connaître la généalogie, l'histoire, le but de leur voyage. Il nous apprend que telle jeune fille, que M. Misonne appelle la déesse Isis, à cause de son galbe égyptien très caractérisé, est une Française, élevée dans un couvent de Huy, abandonnée par ses parents qui se contentent de lui envoyer de l'argent, et à la recherche d'une religion. Elle va, dans la Haute-Égypte, dans l'espoir sans doute que Tout-Ank-Hamon l'éclairera.

Un Mustapha pacha est à bord, qui descendra à Constantinople. Aux approches de cette ville, il a sorti son fez national. Sa femme (ou l'une de ses femmes) s'écrie en français en voyant poindre la ville à l'horizon : « Ah ! voilà mes chers minarets ! »

Quand les repas nous réunissent, M. Hendrix nous fait le rapport confidentiel de ses découvertes. C'est un microcosme qu'un paquebot qui, en quelques jours, touche à tant de pays. Des affaires se brassent, des plans se concertent, des idylles s'ébauchent, des conversions se préparent. Tel indifférent, attiré par la curiosité aux messes qui se célèbrent sur le pont ou dans les salons de première classe, édifié de la piété des prêtres et des communicants, abandonne ses préjugés contre le catholicisme. La foi des pèlerins qui s'affirme dans cette « cosmopolis » devient ainsi une prédication.

Le mardi 2 septembre, à une heure du matin, je monte sur le pont pour l'entrée dans les Dardanelles.

On distingue vaguement des côtes rocheuses toutes noires ;

à gauche et à droite, les phares lancent régulièrement leurs jets de lumière.

La sirène du « *Pierre Loti* » annonce notre intention d'entrer dans le détroit. Du côté de l'Asie, un canot automobile surgit de l'obscurité, et amène au bateau, qui s'est arrêté, les hommes chargés de remplir les formalités du passage. Il retourne, emmenant avec lui les médecins du bord. Vingt minutes plus tard, celui-ci revient, et nous pouvons continuer notre voyage.

Le détroit s'élargit, pour se resserrer ensuite aux deux forteresses d'Europe et d'Asie, distantes de 1900 mètres. La navigation y était dangereuse depuis la guerre jusqu'à ces derniers temps, à cause des cuirassés français et anglais qui furent coulés dans cette passe, qu'avec une hardiesse bien téméraire ils essayèrent de forcer. Vers 7 heures, Mgr Potard célèbre une messe de *Requiem* pour les soldats alliés, que la mer a engloutis si nombreux dans ces parages. *Le Dies iræ* jette une note de deuil sur la splendeur bleue de la mer de Marmara, dans laquelle nous venons d'entrer.

Nous passons relativement près de l'île de Marmara, dont nous distinguons fort bien les villages, les carrières de marbre, qui ont donné à l'île son nom, et les plantations, plus difficiles à identifier à distance. Cette île paraît beaucoup plus fertile que les îles de l'Archipel rencontrées jusqu'ici.

Vers 15 heures, nous arrivons à Constantinople. C'est une féerie. Sûrement, il n'y a pas de plus beau spectacle au monde que l'ensemble de cette ville, qu'on voit de loin surgir de la mer, et dont on distingue bientôt les différentes parties : Stamboul, avec ses plus belles mosquées : la jaune Sainte-Sophie, la mosquée bleue du sultan Achmed, l'église rose de Saint-Irénée (actuellement un musée) ; puis, de l'autre côté de la Corne d'or, Galata, que domine sa haute tour ronde et, sur la hauteur, Péra et ses palais diplomatiques ; enfin, séparé de Stamboul par le Bosphore, Scutari, sur la côte d'Asie.

Quel tableau merveilleux et quelle pureté du ciel ! Les minarets se détachent sur un horizon bleu pâle d'une incroyable limpidité ! Il semble qu'on doive distinguer le moindre objet à des distances infinies, tant l'atmosphère est diaphane.

Après une longue station dans le port, nous nous rangeons finalement le long du quai de Galata. Nous avons encore quelques heures avant le coucher du soleil pour visiter la ville. Mais il nous faut exhiber nos passeports. Ceux-ci sont examinés minutieusement par les employés de la police. Chaque passager subit un interrogatoire sur son âge, son lieu de naissance, la destination de son voyage. On s'énerve de part et d'autre dans l'atmosphère surchauffée du fumoir, où les commissaires turcs se sont installés. Leur chef menace plus d'une fois de s'en aller sans continuer l'examen. Le voilà parti. Reviendra-t-il ? On se le demande. Mais, après un quart d'heure, le jeu recommence. Brei, l'examen a duré quatre heures, et la plupart des voyageurs sont obligés de remettre au lendemain la visite de la ville.

Mon passeport qui portait, entre autres, le visa égyptien du consulat d'Anvers, paraît suspect. Je ne parviens pas tout de suite à faire comprendre au cerbère que je ne venais pas de l'Égypte, mais que je ne m'y rendrais que plus tard.

En quittant le bateau, il fallait remettre le passeport au commissariat du port, qui le rendrait au retour. La même opération devait être renouvelée le lendemain, si l'on quittait une seconde fois le bateau. Tant on avait peur de nous voir rester à Constantinople ! Ceux qui quitteraient le « *Pierre Loti* » le lendemain auraient à payer une somme équivalant à un peu

plus de cent francs. Après avoir nettement déclaré cela, malgré les protestations de Mgr Potard, ils nous firent la surprise, le lendemain, de ne plus y penser.

Ces formalités byzantines nous font jurer de ne plus jamais revenir à Constantinople. Et cependant, combien intéressante cette ville, où il y aurait tant de choses curieuses à vous décrire !

Sainte-Sophie nous fait la plus forte impression. Quelle hardiesse dans cette immense coupole reposant au sommet de quatre énormes arcades ! La tristesse de penser que cette merveille de l'art catholique appartient à l'Islam ! Celui-ci a changé l'orientation en déplaçant l'autel, pour le mettre dans la direction de La Mecque ; sont orientés de la même façon tous les « tapis de prière », que nous foulons de nos énormes babouches, qui s'obstinent à quitter nos pieds profanes.

Stamboul et Galata ne sont que d'immenses bazars, où

grouille une population cosmopolite. Les fez en majorité, quelques turbans juifs, d'assez rares femmes voilées.

Nous allons voir de près, tout contre le Bosphore, le magnifique palais blanc du sultan Abdul-Medjid, puis, plus haut, celui d'Abdul-Hamid, dominant tout le panorama.

Vers midi, le « *Pierre Loti* » repart. Nous repasserons les Dardanelles. La nuit est malheureusement tombée quand, après dix heures de navigation pour traverser dans sa longueur la mer de Marmara (environ 150 kilomètres, le croiriez-vous à regarder nos cartes ?), nous nous engageons dans le détroit. Je reste sur le pont jusqu'à trois heures du matin, pour éviter les trente degrés de chaleur qui agrémentent ma cabine. On dit que les nuits sont fraîches en Orient ; ce n'est pas le cas en pleine mer de Marmara. Mais on nous console en nous annonçant une chaleur plus « carabinée » en Syrie.

PAUL HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Souvenirs littéraires

La première fois que je rencontrai Ywan Gilkin, ce fut à Louvain, vers 1881, il venait de recevoir sur la joue une chiquenaude amicale du bon Vice-Recteur, Mgr Cartuyvels, et d'un ton délicieusement gamin il lui répondit : « Monseigneur, je vous félicite, je ne vous savais pas encore *évoque* ! » On sait que plus d'un « Jeune Belgique » sortirent de l'Université de Louvain, à l'ahurissement des autorités académiques, et je me rappelle encore avec quelle épouvante le paternel Mgr Namèche apprenait qu'à la Société littéraire on exaltait les *Fleurs du mal* de Baudelaire. C'est précisément ce chef d'œuvre parnassien de poésie névrosée et morbide qui séduisit jusqu'à l'affollement Ywan Gilkin et lui inspira ce poème digne de la Morgue et de l'enfer, qui s'appelle la *Nuit*. Au fond, ce n'est que du romantisme exacerbé et factice.

Et précisément, la dernière fois qu'il me fut donné de le revoir, ce fut à Liège, en 1911, dans un cycle de Conférences organisé par l'Extension universitaire, sur le *Romantisme belge*. Ce fut, à mon sens, la plus intéressante série qu'on ait entendue en Belgique.

M. Georges Doutrepoint, dans la conférence d'introduction, après un tableau rapide du Romantisme français, présenta celui du Romantisme belge, qui va de 1830 à 1880 et fut illustré par Ch. Decoster, André Van Hasselt, et Octave Pirmez. Période très curieuse d'initiation, durant laquelle la Belgique, placée au confluent des deux cultures qui l'avoisinent, subit l'influence française et l'influence germanique qui fusionnent chez Van Hasselt, d'origine maestrichtoise, chez Decoster, né à Munich.

C'est Henri Davignon qui montra, avec toutes les ressources d'une judicieuse critique, dans l'auteur de l'*Uylenspiegel* l'ancêtre de toute notre littérature, resté peut-être notre plus génial écrivain, et nous déroula sa douloureuse destinée. Pierre Nothomb évoqua Octave Pirmez, le rêveur mélancolique d'Acoz, l'idéaliste craponné aux cimes, et jamais je n'oublierai le charme souverain de cette prestigieuse parole. Enfin, c'est à Ywan Gilkin que fut dévolue la tâche de nous faire connaître André Van Hasselt.

A cette époque, Gilkin était surtout pour la masse des auditeurs le *Zadig* du *Journal de Bruxelles*, où l'auteur assagi du *Cerisier fleuri* et de *Prométhée*, distribuait aux vieilles douairières, les abonnées, des

aperçus très sages et de tout repos. A la tribune de l'*Extension*, le lion de jadis releva sa crinière et commença par une profession de foi qui ne manquait pas de cran. Le Romantisme ! c'est la littérature démocratique, sentimentale, subjective, individualiste, anarchique, en réaction contre le classicisme, qui est la littérature aristocratique, rationnelle, objective, sociale et hiérarchique. D'une part, primauté de la raison, d'autre part, déchaînement de la passion. D'un côté, prépondérance de l'influence gréco-latine, méditerranéenne ; d'un autre côté, suprématie de la culture septentrionale, germanique. Et l'on entend d'ici avec quel lyrisme il prônait l'une au détriment de l'autre et jetait sa parole méprisante sur cette Belgique de sens rassis, tributaire de la France classique, trop longtemps réfractaire au romantisme orageux et tourmenté, trop longtemps asservie à cette littérature de juste milieu dont Casimir Delavigne fut le type accompli.

Cependant Gilkin ne pouvait pas confondre parmi les pâles rimeurs dont Potvin était le type, un vrai poète tel que Van Hasselt, le malchanceux Van Hasselt, incontestablement le plus grand poète belge d'avant 1880. Bien qu'il lui en coûtât visiblement, il dut bien rendre justice à l'artiste qui maniait en virtuose l'instrument délicat de la langue française, qui était rompu à la technique de son métier, au novateur aussi qui, frappé de l'indigence harmonique du vers français, uniquement basé sur le nombre des syllabes et non sur leur qualité, avait tenté, dans des travaux très curieux, de le ramener au principe rythmique par l'alternance des temps forts et des temps faibles, des longues et des brèves : ce qui revenait à donner au vers français des pieds allemands !

Allant plus loin et faisant à l'admiration plus large part, le conférencier devait bien adjuger à Van Hasselt l'ampleur, le souffle lyrique, la majesté même du *Vates*, et le beau déroulement de ces strophes qui fait penser à la traîne d'un manteau royal. Mais, plus sévère que Victor Hugo, qui avait révélé aux Belges dans une conférence fameuse le talent somptueux de leur concitoyen méconnu, Gilkin taxait toute la poésie des *Quatre Incarnations* de froideur artificielle et rhétorique, en jugeait la pensée banale et trop longuement délayée, les images trop intellectuelles et pas assez « sensuelles ». Bref, à l'entendre, notre plus grand poète d'avant 1880, n'aurait été qu'un romantique de formule et non d'inspiration, parce qu'il lui manquerait l'émoi personnel, le cri éperdu, la passion brûlante, le tumulte des instincts primitifs jaillissant des profondeurs de l'âme.

Pour Gilkin, Van Hasselt n'était qu'un bon bourgeois, honnête, tranquille, écoutant chanter en lui de belles musiques bien ordonnées

et dont les plus hautes aspirations étaient polarisées par... le prix quinquennal. Il ne connaissait pas la tempête, il ne criait pas, comme René : « Levez-vous, orages désirés ! » Il n'était pas frère de Byron ou disciple de Wagner. Il était plus proche d'Horace.

Pendant, il se produisit là un singulier phénomène. Le conférencier s'était fait accompagner par un artiste du théâtre du Parc, M. de Gravonne, chargé de réciter des fragments du poète soumis à la douche écossaise d'éloges chaleureux et de glaciales critiques. Or, de sa voix musicale, vibrante, finement nuancée, M. de Gravonne mettait si bien en valeur le vieux Van Hasselt et produisait par sa lecture une telle émotion que le poète apparaissait rutilant et le conférencier déconfit. Il me souvient de l'impression terrifiante qui saisit la salle tout entière devant la scène, extraite de *La rencontre des deux remords*, où le Juif errant, Ahasverus, qui a chassé le Christ de son seuil, se rencontre soudain face à face au pied du Golgotha avec Judas, qui a vendu son Maître. En voici les derniers vers :

« Marche ! » me dit sans cesse une voix inconnue,
« Marche ! » me dit le vent. « Marche ! » me dit la nue.
Les arbres, les buissons, jusqu'au torrent fuyant,
Me semblent des échos de ce mot effrayant.

Et je vais.

— JUDAS : Où mes pieds ne voudraient pas te suivre,
— AHASVERUS : Où donc vas-tu ?
— JUDAS : Je vais mourir.
— AHASVERUS : Et je vais vivre !

A en croire Giklin, Van Hasselt n'est qu'un poète en surface, un poète d'anthologie, qui dépasse à coup sûr par le lyrisme et la facture les Potvin, les Abrassart, les Hymans, mais qui est, à son tour, dépassé par la génération de 1880, les Maeterlink, les Verhaeren et... les Gilkin. A entendre ces vers lus par un artiste, les strophes rythmées et sonores et les quatrains allés, il apparaissait à tous que Van Hasselt, trop desservi par ses contemporains, déprécié par ses successeurs, pouvait soutenir la comparaison avec ses frères de l'école romantique française et que, c'est le jugement des Pères Bonbée et Para, mieux servi par les circonstances, ce poète au patriotisme de feu, à la foi inconcusse, en eût devancé plusieurs. Il a rompu avec les procédés de commande, il a chanté par inspiration.

Au reste, Ywan Gilkin sut prendre sa revanche, il ne dédaigna pas, au cours de cette conférence, de se mettre en parallèle avec son devancier et le régal nous fut donné de comparer les deux poètes s'exerçant sur le même thème, en écoutant tout à tour *Dans une forge*, de Van Hasselt, et *La Chanson des Forges*, de Gilkin.

Le premier, comme le second, considérant dans la forge l'image du siècle où nous vivons, s'arrête devant la fournaise :

*Les yeux sur la fournaise et penchés à l'entour
Nous y voyons se torré et fondre nos problèmes
Mais sait-on quel métal en doit sortir un jour ?*

L'autre y voit comme dans un antre d'enfer toutes les passions haletantes, mugissantes, et l'humanité broyée et fondue dans leurs flammes. Incontestablement, par la beauté plastique du vers, par l'exaltation des images, Gilkin l'emporta ici, dans une victoire facile, sur le rival qu'il se donnait bénévolement :

*Je vous entends, clameurs redoutables, ° forges,
Feux rouges allumés dans les pays chenus,
Vous grondez sourdement, pareilles à des gorges
Que gonflent des jurons à demi retenus.*

*Quand l'homme aveugle et fou croit dompter la matière
Dans vos gueules de feu les malédictions
Rolent sinistrement dans un lointain tonnerre
Vous dites : Nous forgeons sans répit, nous forgeons !*

*Nous forgeons pour tes pieds le boulet et l'entraxe,
Stupide humanité ! Nous forgeons les anneaux
Des chaînes qui te font à jamais notre esclave,
Va, travaille, halète, allume les fourneaux.*

*Nous forgeons le destin de ta décrépitude ;
Nous braverons tes enfants sous nos pilons de fer,
En crachant vers le ciel tout tremblant d'hébétude
La suie et le charbon de notre affreux enfer !*

*Vois dans l'azur souillé nos hautes cheminées
Hampes des noirs drapeaux, qui proclament ton sort,
Déroutant sur l'horreur des landes calcinées
Leurs étendards de deuil, d'esclavage et de mort !*

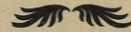
Ywan Gilkin est aussi lyrique et aussi romantique en prose qu'en vers et son *Sauvartole*, par exemple, méritoire comme drame, ne vaut que par les tirades, les explosions du sentiment, dans le même style éclatant et fort que celui de ses poèmes.

Romantique, il l'est jusqu'aux moelles, par le jaillissement de la passion en lames profondes, en nappes étendues, parfois en courts ruisselets, par la primauté de la passion, qui 'est l'âme du romantisme, par la passion débridée et sans mesure, comme elle hennit dans Ibsen, dans Tolstoï, dans d'Annunzio et Foggazarò.

Si le classicisme est l'équilibre des facultés intellectuelles et sensibles le romantisme en est la rupture. Détraquement sublime, tant qu'on voudra, mais détraquement quand même. L'épilepsie ne vaudra jamais la santé, disait Taine, accordons que la première est plus mouvementée et plus intéressante.

Bandelairien et presque satanique dans la *Nuit*, sensuel et païen dans le *Cerisier fleuri*, Ywan Gilkin est un pauvre naufragé de la foi. Notre éminent collaborateur, Firmin Van den Bosch se porte garant que les meurtrissures de la vie l'avaient assagi et que sur le tard, il avait renfloué sa barque. Oh ! je me persuade aisément qu'il y a des trésors d'indulgence dans la miséricorde divine pour ces enfants perdus du romantisme, à responsabilité atténuée.

J. SCHYRGENS.



ROUMANIE

La politique étrangère Roumaine

D'après un article intitulé : La politique étrangère roumaine, dans FOREIGN AFFAIRS, de septembre 1924.

Les traités de paix ont fait de la Roumanie un Etat incohérent au point de vue géographique et hétérogène au point de vue ethnique et culturel. 25 % de sa population sont aujourd'hui « allogènes ». De Etats hostiles l'entourent, auxquels elle a enlevé de vastes territoires ses minorités nationales qu'elle oppresse et veut absorber la haïssent un gouvernement dénué de scrupules et arbitraire la régit ; de difficultés financières et économiques l'accablent.

Au cours des dernières années, la politique étrangère roumaine, en pour point de départ la crainte des pays qu'elle a dépouillés. C'est pour cette raison qu'elle s'est jointe à la Petite Entente. Précaution inutile si elle traitait ses sujets magyars, allemands, russes et serbe avec intelligence et humanité. Mais comme elle les traite abominablement — les Hongrois en particulier — elle se cramponne à un système d'alliances où elle joue un rôle effacé. (A relever que la « menace hongroise » est représentée par une armée de 35.000 hommes contre les millions d'hommes de la Petite-Entente.)

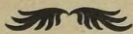
Malgré cette alliance, l'opinion roumaine est inquiète. Elle se demande, nerveuse, où sont les amis de la Roumanie ? La crainte de la Hongrie est au fond l'unique ciment qui fait un bloc de la Petite Entente. Si cette crainte s'évanouit un jour, qu'en restera-t-il ? Dès à présent on voit clairement que les membres de ce système politique ne sont guère disposés à s'entraider. On ne voit pas la Roumanie soutenant la Tchécoslovaquie contre la Pologne, ni la Serbie contre l'Italie, si surtout la Serbie et la Tchécoslovaquie prêtant main-forte à la Roumanie. Il y a quelques mois, un journal de Belgrade demandait à la Russie des Soviets de reprendre la Bessarabie et proclamait que ce jour-là les Serbes jubileraient du Premier Ministre au dernier des bergers. Le fait est que la Yougoslavie prend ombrage de l'intimité grandissante bulgare-roumaine et des mauvais traitements infligés aux Serbes dans le Banat. Belgrade a rejeté avec indignation l'idée d'une alliance serbo-roumaine contre la Russie et le langage de la presse, à Belgrade comme à Bucarest, est tel, que le journal roumain *Patria*, en vient à se demander si la Serbie et la Roumanie sont encore alliées. Au cas d'un conflit roumano-soviétique la Petite-Entente tomberait en pièces.

Au début de cette année, la presse roumaine chantait les louanges

de l'Italie, de l'amitié italienne et de Mussolini. Le couple royal roumain se proposait de visiter Rome, puis Madrid. Mais Mussolini exigea d'abord le paiement des arriérés dus aux détenteurs italiens de la dette roumaine. Comme la Roumanie ne paie pas ses dettes extérieures, Bucarest refusa, et la visite royale n'eut pas lieu. Madrid s'empressa de suivre l'exemple de Rome. La presse roumaine a évoqué à ce sujet les soit-disants relations personnelles de Mussolini avec les créanciers italiens et l'influence de l'Impératrice Zita censée être le grand ennemi des Roumains, mais quoiqu'il en soit, le double refus est là, et la Roumanie, renonçant aux amitiés italo-espagnoles, doit se rabattre sur la France et la Pologne.

Cette dernière a un traité d'alliance avec la Roumanie, dirigé contre la Russie des Soviets. En cas de conflit de ce côté, la Roumanie recevrait aussi probablement l'assistance française sous forme de munitions et peut-être de quelques milliers d'hommes de troupes noires.

Un prince japonais ayant visité Bucarest, on a parlé d'une alliance militaire roumano-japonaise. La presse roumaine a démenté ces bruits.



ÉGYPTE

Le Soudan

D'après un article d'Arthur S. Merton : Le Soudan, dans THE NINETEENTH CENTURY AND AFTER, de septembre 1924.

La politique britannique à l'égard de l'Égypte a passé par bien des tergiversations au cours des dernières années. Mais elle n'a jamais varié dans la question soudanaise. A Omdurman, le 4 janvier 1899, donc le lendemain même de la reconquête du pays, Lord Cromer en énonçait les grandes lignes. La déclaration, que le premier Ministre britannique faisait à la Chambre des Communes, le 28 février 1922, était en substance analogue, et le gouvernement Mac Donald l'a réaffirmée depuis.

D'après le Dr Reissner (*Sudan Notes and Records*, 1^e partie), le Soudan anglo-égyptien embrasse à peu près les mêmes races et les mêmes régions que les « Pays du Sud » que jadis administrait le Nouvel Empire Égyptien, de 2150 à 340 av. J.-C. (1). Ces Pays du Sud attirèrent l'attention des Pharaons, de bonne heure, mais il ne semble pas que leur domination se soit étendue de façon effective au-delà de Sennar, à 300 kilomètres au Sud de Khartoum. L'Égypte perdit du reste toute autorité sur le Soudan, après que la dynastie éthiopienne qui, à un certain moment régna sur l'Égypte (2), eut été chassée de Thèbes. Ce n'est qu'au XIX^e siècle, que les Égyptiens réoccupèrent le Soudan. Mahomet Ali conquit le pays au bout d'une campagne de deux années.

L'Égypte ne gouverna le Soudan que pour en tirer le plus possible d'or, d'ivoire et d'esclaves, et, en 1879, à la mort du Khédive Zouli, ces vastes régions étaient entièrement ruinées.

En 1881, Mohamed Ahmed, fils d'un charpentier de Dongola, se proclamait « Madhi » et levait l'étendard de la révolte contre l'Égypte. Il ne connut que des succès : désastre de l'armée de Hicks Pacha à El-Obéid en 1883 ; prise de Khartoum et mort du général Gordon en janvier 1885. L'armée anglo-égyptienne envoyée au secours de Gordon dut battre en retraite ; et pour une douzaine d'années la frontière méridionale de l'Égypte dut être fixée à Wadi Halfa.

En 1896, le gouvernement britannique décida de reconquérir le Soudan, devenu un vaste nid d'anarchie et de barbarie. L'Égypte était aussi grandement intéressée à cette reconquête ; au point de vue de la distribution des eaux du Nil surtout. Avec les embouchures des deux Nils dans des mains ennemies, la situation à ce point de vue restait toujours précaire. Aussi Dongola fut-il réoccupé en 1896 et Khartoum et le reste du Soudan deux ans plus tard. Ici se place l'incident Marchand (Fachoda) (3).

(1) Cf. la lettre récente de l'égyptologue Sir E. Wallis Budge, dans le *Times*, démontrant que jamais l'Égypte pharaonique n'avait possédé le Soudan à titre permanent !

(2) VIII^e et VII^e siècles avant Jésus-Christ.

(3) Au moment où cet incident avait atteint un degré particulier d'acuité, l'Empereur d'Allemagne télégraphia au Tsar, lui proposant

Jamais, sans l'assistance anglaise, l'Égypte n'eût reconquis les provinces soudanaises ; jamais elle n'eût pu défendre le Haut-Nil contre les prétentions de la France.

Deux accords signés en janvier et juillet 1899 par Lord Cromer et Butros Ghali Pacha, Ministre égyptien des Affaires Étrangères, établirent le con-dominion anglo-égyptien. Ces accords stipulaient que les drapeaux anglais et égyptien flotteraient au Soudan côte à côte ; que l'autorité suprême, militaire et civile, appartiendrait à un gouvernement général nommé par le décret khédivial et présenté par le gouvernement britannique ; que les proclamations du gouvernement général auraient force de loi ; qu'aucune loi égyptienne ou décret ministériel égyptien n'aurait, au contraire, force de loi au Soudan, à moins d'y être promulgué par le Gouverneur-Général. D'autres stipulations encore séparaient nettement l'administration égyptienne de l'administration soudanaise.

En ce temps-là l'Égypte était absorbée par ses affaires intérieures, et l'administration soudanaise fut abandonnée aux fonctionnaires britanniques presque exclusivement. Quelques chefs de district égyptiens (*mamours*), les assistaient.

Un nouveau soudan a surgi au cours du dernier quart de siècle. L'ordre a pris la place du chaos. La sécurité publique est à un niveau très élevé. Des voies ferrées pénètrent au cœur même du pays, dont les points les plus inaccessibles sont reliés entre eux par des lignes télégraphiques. Il existe un système complet de tribunaux. Écoles et hôpitaux sont nombreux. C'est une métamorphose complète. Depuis dix ans le budget soudanais se boucle par un excédent. Les ressources naturelles du pays n'ont, pour ainsi dire, pas de limites.

Chaque voyageur traversant le pays attesté ces incomparables succès obtenus par l'administration britannique au Soudan.

L'Égypte a, comme nous l'avons vu, peu contribué à ces excellents résultats au point de vue administratif ; du point de vue financier, elle y est certainement pour quelque chose, puisque jusqu'à 1913, elle comblait les déficits du budget soudanais. Actuellement elle n'a à sa charge que les frais d'entretien des garnisons égyptiennes au Soudan.

Une partie des sommes avancées par l'Égypte au Soudan, par exemple les sommes affectées à la création de Port-Sudan, sur la Mer Rouge, sont du reste regardées comme des emprunts, et graduellement le Soudan les rembourse.

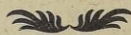
Pour ce qui est des dépenses d'ordre militaire, il convient de relever que, si le Soudan n'avait pas été pacifié, elles auraient été de beaucoup supérieures ; dans les intérêts de sa sécurité l'Égypte aurait été obligée d'entretenir sur sa frontière méridionale des forces militaires bien plus considérables.

À la fin de l'ère madhiste, la population comptait moins de deux millions d'hommes ; actuellement on l'évalue à six millions ; elle contient des Africains de toute race et de tout grade, de l'Arabe au Négroïde, du sauvage habitant de cavernes au villageois semi-civilisé. Les trois quarts des habitants sont du reste négroïdes et idolâtres, parlant des dialectes non-apparentés à l'Arabe.

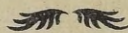
Il n'y a entre le gros de la population soudanaise et les Égyptiens ni affinité ethnologique, religieuse ou linguistique, ni affinité sentimentale. Tout ce que le Soudanais, négroïde ou arabe, appréhende c'est le retour du régime égyptien.

Le contrôle britannique au Soudan c'est la meilleure garantie de sécurité pour l'Égypte, spécialement au point de vue de la distribution des eaux du Nil. Du reste, exception faite de l'élément chauvin, les Égyptiens cultivés s'en rendent compte eux-mêmes.

d'entreprendre une action médiatrice. Nicolas II refusa, alléguant qu'il était préférable de ne pas intervenir, alors qu'on ne vous le demandait pas. (Je ne sais si ces deux télégrammes ont jamais été publiés ; je me souviens les avoir lus à l'époque à la Chancellerie du Ministère russe des Affaires Étrangères). Comte PER.



Nous prions nos abonnés qui recevaient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.



GEORGIE

Le dernier chapitre de l'histoire géorgienne

D'après le REICHSPOST du 16 septembre.

Le mythe grec sur l'agonie de Prométhée cloué au sommet le plus élevé du Caucase n'aura fait que symboliser l'histoire des régions entre les mers Noire et Caspienne, des steppes du Kouban à l'Ararat. Toutes les migrations de peuples, toutes les guerres qui, dans les temps préhistoriques, comme dans les temps historiques, ont influencé les destinées de l'Ancienne Asie et de l'Est européen, se sont déroulées, sinon en Caucasic même, au moins dans son voisinage immédiat.

Aussi la Crucasie et les régions adjacentes sont-elles devenues une espèce de lieu de refuge pour maintes nations et peuplades, qui, au cours des siècles avaient dû céder la place à d'autres peuples ou avaient été écrasées par ceux-ci dans de sanglants combats. Le résultat a été une mosaïque de peuples laissant bien loin derrière elle la Macédoine, sans parler de l'ancienne Autriche-Hongrie.

La Caucasic contient de vingt-cinq à trente nationalités et langues diverses. La couche la plus récente est formée par la race indo-germanique d'une part (Russes, Arméniens, Ossètes, Persans, Kurdes, etc.), par la race Mongole de l'autre. Les Turcs, Tartares et Turkmènes qui sont les représentants de celle-ci sont venus en Caucasic depuis les débuts des temps historiques. D'origine bien plus ancienne sont les Géorgiens, les Zazes, les Iméréthiens et les Suanètes, dans lesquels survit la race alarodienne, qui autrefois constituait la population primitive de l'Asie Mineure, qui, d'autre part, plus d'un millier d'années avant l'ère chrétienne, avait conquis la Syrie et donnait tant de fil à retordre aux Assyriens et aux Égyptiens (nous voulons parler des Héthéens). Toutes ces peuplades de la Caucasic méridionale sont donc apparentées entre elles. Pour celle de la Caucasic septentrionale, il est beaucoup moins facile d'établir cette parenté. On distingue parmi ces derniers de huit à dix peuples différents, à peu près exclusivement de religion islamique. Ils sont renommés pour leur beauté physique et leur esprit guerrier. Circassiens (Tcherkesses) et Abkhazes ont, d'une part, fourni au Sultan comme au Tsar nombre d'excellents généraux et de vaillants soldats; de l'autre, plus d'une jeune fille de ces tribus, vendue à Constantinople et entrée au harem du Sultan y a fait une brillante carrière.

Au Sud-Ouest de la Caucasic méridionale habitent, l'un à côté de l'autre, deux peuples importants : les Géorgiens, appelés par les Russes *Grouzins*, appartenant à la race alarodienne, et les Arméniens, qui sont de race indo-germanique. Ces deux peuples, qui embrassèrent le christianisme de très bonne heure, ont dû soutenir une lutte acharnée et plus que millénaire contre l'Islam qui, de presque tous les côtés, les encercla. Le sort des Arméniens a été, on le sait, tout-particulièrement tragique.

On connaît l'ordre du jour proposé le 11 courant, à Genève, par les Français, les Anglais et les Belges, ordre du jour par lequel la Société des Nations renouvelle, quant à l'insurrection géorgienne, les opinions qu'elle avait exprimées en 1922 et invite le Conseil de la Société des Nations à suivre avec attention les événements de Géorgie et à s'efforcer, dès que cela sera possible, d'y rétablir un état de choses normal. L'attitude générale envers la Russie des Soviets de M. Mac Donald comme de M. Herriot nous démontre qu'à Paris comme à Londres l'insurrection géorgienne est envisagée comme sérieuse.

La Géorgie chrétienne a certainement mérité par ses souffrances plus que millénaires une issue satisfaisante de la plus récente période de sa tragique histoire.

Il faut convenir du reste qu'il n'est pas très facile de se faire une idée exacte de ce qui se passe dans ces parages, éloignés, ni les communiqués géorgiens, ni, à plus forte raison, ceux de Moscou ne méritent une confiance illimitée. La plus grande prudence est donc de mise en jugeant de la situation générale sur le théâtre de l'insurrection.

L'histoire ancienne de Géorgie, depuis sa conversion au christianisme, semble présenter beaucoup de ressemblance avec celle de l'Arménie. Avant que l'Islam ne fût entré en scène, la Perse païenne fut l'ennemi principal de la Géorgie. Les rois géorgiens de la maison Chosrou ne réussirent toutefois pas seulement à sauvegarder l'indépendance de leur royaume; à un certain moment ils dominèrent toute la Transcaucasie et établirent leur capitale à Tiflis. Mais la Géorgie ne put résister aux conquérants sassanides qu'en faisant appel à Byzance, qui y installa en 574 une dynastie nouvelle, celle des Guramides. La Géorgie resta dès lors vis-à-vis de l'Empire de

Byzance un état vassal jusqu'à la conquête de l'Asie antérieure par les Arabes. Une nouvelle dynastie encore, celle des Bagratides, monta sur le trône en 787 et régna jusqu'en 1802. Durant ces dix siècles, Arabes, Persans et Turcs envahirent, opprimèrent et persécutèrent la Géorgie de toutes les façons; en outre, les membres de la maison régnante par leurs dissensions augmentaient encore les souffrances du vaillant petit pays. En fin de compte, la Géorgie devint une province russe (1802: date de la proclamation de l'annexion de la Géorgie, par le Tsar Alexandre I). Les membres de sa dynastie devenaient pensionnaires de l'Etat russe. Le dernier représentant mâle de la maison des Bagratides s'éteignait en 1882.

L'existence indépendante de la république géorgienne, après la Révolution russe ne fut qu'éphémère. La propagande bolchéviste, qui ne put rien contre les nouveaux Etats, qui s'étaient formés sur les confins occidentaux de l'ex-empire, trouva un terrain plus propice en Géorgie. Moscou, dont la perspicacité politique ne saurait prêter au doute, a trois raisons pour tenir à la possession de la Transcaucasie: elle y trouve facilement et en abondance du naphte; elle en a besoin pour répandre de là la propagande communiste dans le proche Orient; enfin la perte éventuelle de la Caucasic représenterait un danger sérieux pour la domination moscovite en Asie Centrale. En effet, la Turquie nationaliste de nos jours exerce sur les populations islamiques du Turkestan et des régions avoisinantes une attraction bien plus grande que le défunt Empire Ottoman. Une Transcaucasie indépendante ne pourrait que faciliter cette attraction.

Voilà ce qui explique la rapide soviétisation de la république géorgienne et la faillite de la première tentative des géorgiens de se libérer, celle de 1922.

* * *

Selon toutes les apparences, la seconde, celle de 1924, ne réussira pas mieux. On ne peut que le regretter très sincèrement, en pensant avec un serrement de cœur à toutes les atrocités qui se commettent en ce moment même dans ce pays aussi vaillant que pittoresque, champion millénaire du christianisme au seuil de l'Asie. La force triomphe encore une fois du droit, avec quelle insolence et quelle brutalité. Et les socialistes non-communistes de tous les pays — sauf ceux de la Géorgie même — se contentent de blâmer du bout des lèvres et s'intéressent à la sécurité des massacreurs au moins autant qu'au triste sort des massacrés ..

Cte PEROVSKY.



On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Un an 25 francs; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande





EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
*Rafraîchit comme une source
 aux parfums de fleurs*
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

—o—
 COSTUMES

MAISON

DE
 SOIRÉES

L. DUPAIX

ET DE
 CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
 emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

GRAVURES

EXPOSITION PERMANENTE CHEZ :

W. H. SMITH & SON

(SALON D'ART DU 1^{er} ETAGE)

POINTES SÈCHES, EAUX FORTES, DESSINS ORIGINAUX, ETC.
 GRAVURES ANGLAISES & AMÉRICAINES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES
 BRUXELLES

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE — ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT — SERVICES DE TABLE
 — SERVICES A THÉ —
 — SURTOUT CANDÉLABRES —
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 — COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Eminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures).*
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Édition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin d'Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES 11, RUE DES COLONIES 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

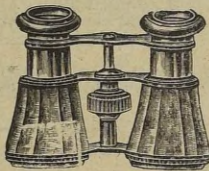
Place Liedts, 18, Schaerbeck

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes



MAISON PERSANE
G. CARAKÉHIAN
TAPIS D'ORIENT
Téléphone 22 Place Sainte-Gudule 22
B. 104.20
BRUXELLES

À la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques
—
C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Polit et préserve
vos
Meubles
Linoleums
Parquets
Carosseries
d'Automobiles

Poliflor
ANTISEPTIC and PRESERVING
FLOOR AND FURNITURE
WAX
MADE IN BRUXELLES

Fabriqué par **THE NUGGET Polish C^o**

LA MAISON DU TAPIS**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS